

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8ME ANNEE, No 370.—SAMEDI, 6 JUIN 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



FLEURS DE JUIN. — COMPOSITION DE M. THADEE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL 6 JUIN 1891

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu — Nos jeunes littérateurs, par Jean Rit. — A travers le Canada : Une excursion au lac Jacques-Cartier, par Chs. Eus — Contre le beau sexe. — Un bal en Afrique, par E. Trivier. — Poésie : Larmes, par François Coppée. — A l'étranger, par A. d'Audeville. — Contes de mon village : La maison paternelle, par J. B. Chatrion. — Fleurs de juin. — Etymologie : Sault-au-Récollet, par P. G. R. — Propos du docteur. — Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite), par Georges Pradel. — Choses et autres.

GRAVURES : Fleurs de Juin. — A travers la France et l'Italie : Paris, Fontainebleau, St-Pierre de Rome, Lyon, Marseille, Cannes, Nice, Monte-Carlo, Gênes, Pise, Florence, le Vésuve, Pompéi, Naples, Dijon, Modène, Mont Cenis, Milan, Turin, Venise.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-SIXIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-sixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MAI), aura lieu samedi, le 6 JUIN, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION-SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



Il y a quelques années, un Montréalais que je connaissais assez intimement, se promenait rue Notre Dame, d'un air si ennuyé que je ne pus m'empêcher de l'aborder et de lui demander la cause de son chagrin.

— Pourquoi je suis morose ? c'est bien simple, vous savez où se trouve ma maison de commerce, presque voisine d'un poste de pompiers, murs excellents, bon quartier, eh bien, j'éprouve beaucoup de difficultés à faire assurer l'immeuble et son contenu.

— A quelle compagnie vous êtes vous adressé ?

— Oh ! le nom n'y fait rien, car je suis en pourparlers avec deux ou trois, mais ce qui me chif-

fonne, c'est que je ne puis découvrir la cause des retards et des exigences de ces compagnies. En fin de compte, vous me connaissez depuis longtemps et vous savez que je suis un honnête homme ; je ne puis croire qu'on me suppose capable de mettre le feu chez moi.

— En effet, c'est très étrange ; mais que vous dit-on ?

— Tous les agents protestent de leur respect pour ma personne, pour mon honnêteté reconnue, etc., mais on en revient toujours à cette conclusion que si on consent à m'assurer, ce sera à un taux élevé, plus élevé que d'autres paient alors qu'ils sont, il me semble, dans les mêmes conditions que moi.

— Avez-vous demandé une explication nette et franche ?

— Eh oui ! mais on me répond toujours la même chose : " Vous devez bien le savoir, monsieur X... vous connaissez vos voisins." Or, mes voisins sont de très honnêtes gens connus depuis longtemps. Il y a bien certains locataires dans les étages des maisons voisines que je ne connais pas, mais ce sont des industriels, fabricants, etc., qui ne doivent pas être suspects.

— Dites-moi donc leurs noms, peut-être découvrirai-je la cause cherchée.

Il me cita différents noms, quand tout à coup l'un d'eux me frappa.

— Voilà le hic ! lui dis-je, c'est ce nom là qui est la cause de toutes vos difficultés.

— Comment et pourquoi ?

— Le public en général, et les compagnies d'assurances en particulier, ont remarqué que certaines personnes, portant des noms d'une nature spéciale, ont une aptitude singulière à être victimes du feu, et tant de faits sont venus confirmer cette observation que les voisins de ces personnes sont exposés à être entraînés dans le désastre.

Comment la chose se fait-elle ? Est-ce un simple hasard, est-ce fatalité, nul ne se l'explique clairement, mais il est certain que la chose existe.

— Au fait, me dit mon ami, je me souviens maintenant qu'un incendie a déjà eu lieu chez le citoyen en question. Je m'explique tout maintenant, mais avouez qu'il est fâcheux d'avoir tous ces ennuis, sans que j'aie rien fait pour cela.

— C'est parfaitement vrai, mais les compagnies d'assurances sont généralement composées de gens qui ont l'œil clair et très bonne mémoire, et vous ne devez plus vous étonner de leur hésitation à accepter votre assurance ; de plus rappelez-vous le vieux proverbe :

" Qui a bon voisin a bon matin "

C'est à dire que l'on dort tranquille à côté d'un bon voisin. Je vous souhайте de dormir en paix.

Nous nous quittâmes, mon ami paya un taux très élevé pour l'assurance de sa maison et... dix mois plus tard, le feu prenait chez le voisin en question.

On arrêta l'incendie à temps pour qu'il ne se communiquât pas aux maisons contiguës.

Depuis cette époque, les choses en sont restées au même point, et l'on remarque de plus en plus que de nombreux incendies débutent à Montréal, dans les immeubles occupés par certaines gens, portant des noms cosmopolites, et qui n'ont guère de nationalité.

On dit que les personnes en question sont victimes d'une sorte de mauvais œil, de fatalité qui renonce à bien des siècles et je les plaindrais si j'en avais le temps et si je n'étais pas plus pauvre qu'elles mêmes, car on remarque qu'elles s'enrichissent à brûler.

* * On aurait mauvaise grâce à prendre ces remarques en mauvaise part, ou à croire que je prétends lancer une insinuation malveillante contre une secte qui renferme beaucoup d'honnêtes gens dans son sein, mais il n'en est pas moins vrai que l'on brûle beaucoup à Montréal et il s'agit de savoir pourquoi.

Y a-t-il négligence, simple malheur ou, chose plus grave, volonté criminelle ?

Graves questions auxquelles je ne me chargerai pas de répondre, mais qui sont de la compétence

des commissaires des incendies et des compagnies d'assurances.

Il y a même des moments où je me demande si l'on brûlerait autant dans le cas où il n'y aurait pas d'assurances !

* * Pendant que nous gelons encore, on est actuellement en pleine récolte de fleurs dans le midi de la France, à Grasse, le pays qu'a habité dernièrement la reine d'Angleterre.

La récolte des fleurs d'orangers et des roses, dit un journal français, la plus importante de toutes, a lieu du 20 avril au 31 mai. Le territoire de Grasse produit près de quatre millions de livres de fleurs d'orangers et plus de deux millions de livres de roses.

Le réséda (mignonnette) y donne 55,000 livres du 15 mai à fin juin.

Le jasmin (320,000 livres), et la tubéreuse (150 000) sont récoltés du 20 juillet au 10 octobre.

Outre les grandes fabriques de parfums les plus importantes du monde, il existe dans tout le Midi de la France des distillateurs nomades qui promènent leurs alambics de canton en canton, fabricant sur place.

L'industrie des parfums est essentiellement française.

* * Le monde assiste en ce moment à un spectacle des plus triste, l'expulsion des Juifs de la Russie.

Malgré les crimes dont on charge ce peuple on ne peut s'empêcher de prendre part à l'infortune de ces malheureuses victimes de la tyrannie d'un monarque absolu.

Ces pauvres gens ne ressemblent en rien aux Juifs que Drumont poursuit de sa haine, et qui vraiment sont un fléau pour le pays dans lequel ils vivent ; ce sont des pauvres hères, gagnant leur vie avec peine et que la misère ronge de toutes parts et, vraiment, on se demande comment il peut se faire qu'un monarque ait assez peu de cœur pour les chasser ainsi.

Quand l'ordre du czar est arrivé dans les campagnes les plus reculées de l'immense empire de Russie, on a donné à peine une journée aux Juifs pour emballer leurs haillons ; le lendemain ils devaient avoir abandonné la maison qui les avait vu naître, les meubles qu'ils possédaient, tout, pour prendre la route de l'exil.

Des vieillards de quatre-vingts ans, marchant avec peine étaient forcés de suivre la triste colonne qui s'en allait à l'aventure, cherchant une terre où ils pourraient vivre.

Toute cette nuée de malheureux, des milliers et des milliers, sont dispersés en Allemagne, en Autriche, en attendant le moment d'aller plus loin encore, vers le Nouveau Monde, où on leur a dit que l'on était libre, mais où ils ne seront peut-être pas reçus, parcequ'ils sont trop pauvres.

Quelle est la cause de cette proscription ?

Les Russes qui sont des Orientaux n'ont pas la notion de la nationalité, ou plutôt chez eux la nationalité se confond avec la religion. Tout ce qui n'appartient pas à leur religion est désigné sur le nom général de " confessions étrangères ", et le protestant et le catholique ne sont pas toujours plus favorisés que l'Israélite.

Il ne faut pas s'y méprendre en effet, dit M. Leroy Baulieu, qui a étudié cette question, ce qui, en Russie, poursuit le Juif, c'est moins l'intolérance religieuse qu'une sorte d'intolérance nationale, un patriotisme étroit et soupçonneux qui s'en prend, à la fois, aux luthériens des provinces baltiques, aux catholiques de Lithuanie ou de Russie-Blanche, aux infortunés uniates de Podlachie, aux Juifs de l'Ouest. Et si le patriotisme russe garde une teinte confessionnelle, le Russe n'en est pas entièrement responsable. La " sainte Russie " en est demeurée à la tradition byzantine ; au risque de s'aliéner 30 à 40 millions de sujets, elle cherche l'unité politique dans l'unité religieuse.

Cette opinion d'un savant distingué me semble juste, mais il n'en est pas moins vrai qu'il est triste de voir un peuple chercher l'unité par l'intolérance.

* * Comment dois-je instruire, ou plutôt comment dois-je faire instruire mon enfant ?

Lettres ou sciences ?

Voici un renseignement puisé dans un journal français :

« Voilà la querelle qui recommence plus vive que jamais entre les partisans de l'enseignement littéraire. M. Berthelot, le savant chimiste, vient de mettre le feu aux poudres par son article de la *Revue des Deux Mondes* relatif à l'enseignement secondaire et dans lequel il demande que désormais les sciences et non plus les lettres soient le fondement de l'éducation. M. Berthelot estime que la prééminence doit passer des lettres aux sciences parce que « la science est véritablement, et à un degré éminent, éducatrice, aussi bien dans l'ordre moral et intellectuel que dans l'ordre matériel ». Et pour peu que vous vous avisiez de le contredire, il vous appelle « cuistre ». Comme on le voit, M. Berthelot apporte de la passion dans la discussion. M. Adolphe Hatzfeld n'hésite pas pourtant, dans la *Revue bleue*, à combattre ses arguments et à lui dire qu'il confond celui qui crée la science par le raisonnement et l'observation avec l'écolier à qui elle est transmise, qui accepte, qui enrégistre les résultats du raisonnement, de l'observation d'autrui, sans avoir pris la peine de raisonner et d'observer par lui-même. C'est là, en effet qu'est le vice de l'argument habilement dissimulé.

« Il ne faut pas, en effet, être grand clerc, comme le dit M. Adolphe Hatzfeld, pour comprendre que les cas d'égalité des triangles, les combinaisons du carbone avec l'oxygène ou les orbites parcourues par les planètes n'enseignent rien de la vie ; que les lettres, au contraire, la poésie, l'éloquence, l'histoire sont la peinture de la vie humaine. On se demande, ajoute notre confrère, ce que serait devenu dans notre pays, si plusieurs générations avaient été soumises au régime préconisé par M. Berthelot, cet art suprême de la vie, qui est la civilisation même dans ce qu'elle a de plus élevé. Selon le mot de Joubert : « Les mathématiques rendent l'esprit juste en mathématiques, tandis que les lettres le rendent juste en morale ». La conclusion de M. Hatzfeld est que l'étude des sciences, dut-elle donner plus de rigueur au raisonnement et plus d'exactitude à l'observation, il n'en resterait pas moins que la matière du raisonnement ou de l'observation scientifique est trop technique pour devenir le fondement de l'éducation, qu'elle n'enseigne rien de la vie morale et que par conséquent elle n'est point « éducatrice » dans le vrai sens du mot ».

D'où je conclus qu'il faut l'un et l'autre, ne pas tomber dans les extrêmes, mais je crois qu'il faut cependant une réforme dans l'enseignement, apprendre plus vite les lettres, connaître plus de sciences, à moins de vouloir rester en arrière.

* * Au moment où j'écris ces lignes (lundi), une nouvelle s'abat sur nous comme un coup de tonnerre.

Sir A. A. Dorion vient de mourir, et sir John A. Macdonald est mourant, frappés en même temps, presque à la même heure, de la même maladie.

Maladie terrible, coup de massue qui terrasse les constitutions les plus nerveuses, car c'est surtout aux nerveux qu'elle s'attaque, à ceux qui ont lutté, pensé, agi.

Quelle étrange chose ! Les médecins les plus célèbres expliquent la maladie, en suivent les phases et pas un ne peut l'enrayer, ne fût-ce que pour quelques instants, pour permettre au mourant de dicter ses dernières volontés, pour appeler près de lui ceux qu'il a aimés.

Qui connaîtra jamais la dernière pensée de l'ancien chef des libéraux, du vieux chef des conservateurs, qui s'éteignent en même temps, du même coup de faux, brisés, broyés, coupés au moment où on les croyait destinés à vivre encore de longs jours

* * Si joyeux que je puisse paraître à certain moment, si indifférent ou si sceptique même, je ne crois pas avoir jamais passé deux heures de ma vie sans penser à la mort, et je considère cette pensée comme une force et même comme un bouclier en certaines occasions.

Et pourtant, malgré tout ce que je pense, ce que je rêve, ce que j'espère, je ne puis apprendre la mort de quelqu'un qui m'est connu sans en être frappé d'une manière étrange.

La mort du curé Labelle m'a stupéfié.

Aujourd'hui, voici deux autres hommes, dont les noms sont respectés et aimés, malgré leurs idées politiques différentes, qui s'en vont rendre compte au Maître de toutes choses de leurs faits et pensées pendant leur vie.

Ceux qui ont tant jugé et apprécié les autres vont être jugés à leur tour.

Nous diront-ils un jour, enfin, ce que c'est qu'au-delà de la vie ?

Jamais ! . . .

* * Sir A. A. Dorion, l'honneur, l'honnêteté, la loyauté même ; le penseur, le légiste, le juge sans tache, l'homme calme, grave, droit, ferme, qui semblait être un de ces représentants de la magistrature française qui fait la gloire de notre mère-patrie.

Le chef de notre race, Canadien de la tête aux pieds.

* * Sir John A. Macdonald, homme politique avant tout, aimant les luttes électorales, les combats de partis, les batailles pour le pouvoir, toujours jeune, nerveux, spirituel, représentant des hommes politiques de son pays d'origine.

Le chef de la race anglaise, anglais jusqu'au bout des ongles.

* * Et aujourd'hui le desarroi est partout, on parle, on s'agite, on cherche l'étoile qui doit guider la barque du Canada à de nouvelles destinées ! Dieu nous protège !

Lein Ledren

NOS JEUNES LITTÉRATEURS

SILHOUETTES

Depuis longtemps le public demande des notes biographiques sur nos jeunes écrivains, l'*espérance du pays*. A force de patience et d'énergie, nous sommes parvenus à nous procurer ce travail d'une telle valeur, qu'il assure l'immortalité à l'auteur et aux noms qu'il cite.

Donc, que nos jeunes se rassurent et qu'ils n'aient pas croire que nous faisons ceci dans le but de leur nuire.

JULES SAINT-ELME.—Figure angulaire par la base et ronde par le faite. Intelligente dans l'ensemble, malgré le front qui indique l'entêtement, manières brusques souvent.

Prosateur facile doublé d'un poète charmant a dit Miss Ehrtone. Il sème ses articles sous le voile de l'anonymat. S'est fait une spécialité de *Cueillettes et glanures*. Déjà reproduit en France, beaucoup lu en Canada, fera son chemin *pour le sur*, car il a foi en lui.

Signes particuliers : Ultra-montain, rigoriste. Pose en principe, que les seuls vrais savants sont les savants catholiques.

FRID-OLIN.—Edition poétique de Jules Saint-Elme.

E. Z. MASSICOTTE.—Taille moyenne, gros, gras, à la barbe inculte. Apparence sémitique. A des traits de ressemblance avec Zola et Richepin.

Caractère étrange, tour à tour pensif, joyeux, sarcastique ou sérieux. A été reporter, comptable, acteur, déclamateur, rédacteur, bouquinier et amoureux. Est actuellement collectionneur, critique, nouvelliste, antiquaire, numismate, biographe, historien, poète, réaliste, décadent. A lu

tous les auteurs, a étudié tous les genres et les a tous essayés. On remarque chez lui la passion de la phrase sonore et ciselée. Un ami l'a défini : « Une antithèse vivante, visant l'originalité. »

Signes particuliers : Radical, pessimiste, optimiste, panthéiste, déiste, catholique et éclectique. Ne refuse pas la louange.

PIERRE BÉDARD.—Taille moyenne, barbe noire à la Boulanger. Bonne apparence.

Ex-étudiant en médecine et ex-étudiant en architecture. Actuellement père de famille et du *Recueil Littéraire*, a conservé l'enthousiasme d'un célibataire. S'est voué aux articles transcendants et aux nouvelles descriptives. En somme, esprit sérieux quoiqu'un peu naïf. A connaissance de s'être fâché qu'une fois.

Signes particuliers : Ex-président du « Cercle Dollard ». A une peur rouge de la critique.

RODOLPHE BRUNET.—Jeune, grand, mince, visage de jeune fille qui rougit quand on le fixe. Timide et mielleux dans son état ordinaire, audacieux et fielleux dans son état supra-ordinaire. Imberbe et yeux bleus.

Sentimentaliste qui abhorre le latin et adore Châteaubriand qu'il veut faire revivre sur les bords du Saint Laurent. N'a pas de plus grandes occupations que de dédier des articles à ses amis, par pur désintéressement. A résolu le problème à savoir si « Les noirs ont du cœur ? » Les Haïtiens en sont fiers. A mis sa pleine et entière confiance dans le style périodique et les images barnumiques.

Signes particuliers : Fondateur et vice-président perpétuel du Cercle Dollard.

GUSTAVE BOISSONNEAULT : Frère. Porte néanmoins une moustache qui lui donne une mâle apparence.

Grand rêveur, enthousiaste, satirique, poète, novateur. Etonne ses lecteurs par la nouveauté de ses images et de ses comparaisons. Cultive avec succès, dans son jardin, des fleurs de rhétorique. Possède une teinte de philosophie et se moque des critiques. Par un tour de force inconcevable, il a réussi à placer l'adjectif *molle* dans toutes ses poésies.

Signes particuliers : Auteur du « Portrait de mon Adèle. » A toujours admiré les charmes veufs des souillures du temps.

GERMAIN BEAULIEU.—Yeux noirs, cheveux noirs, figure brune, appendice nasal développé, surmonté de lunettes, front large et bas.

Fait des vers avec la plus grande facilité, mais non pas avec la plus grande impeccabilité. Un peu sensible à la flatterie. Il a fait sa réputation avec sa poésie : *Les Mignons*. Promet beaucoup pour l'avenir. Jouit d'une haine contre l'adoration mutuelle.

Signes particuliers : Parle comme un parisien copurich. En rupture de banc avec le Cercle Dollard.

GEORGES-AVILA MARSAN.—N'est pas laid garçon et le sait.

A consacré sa prose virginal à l'apothéose de Camille F'ammariou. Croit avoir un penchant pour les grandes luttes politiques. Méditatif et sérieux, fera certainement quelque chose.

Signes particuliers : Membre de l'Institut Canadien français. Optimiste.

ARTHUR COTÉ.—Grand... grand... grand. Sec.... sec... sec. Cheveux longs.... longs.... longs. Marche droit.... droit.... droit.

Plutôt orateur qu'écrivain, a un grave défaut : celui de ne pouvoir discuter sans ses bras. Vint au monde entre l'Emphase et le Pathos. Fait les délices des universitaires. A lancé cette phrase mémorable :

« Messieurs ! Je suis venu vous expliquer les inaltérables principes du parti conservateur ».

Signes particuliers : A écrit un article dans le *Glanneur* ; membre de l'Institut Canadien-français ; né à Rimouski.

JEAN RIT.



EXCURSION AU LAC JACQUES-CARTIER



'ÉTAIT chose inconnue, à Québec, il y a tout au plus 15 ans, qu'un club de pêche, ait droit exclusif sur certains lacs et ce pour quelques dollars payés au gouvernement. Tout bon canadien, à qui il prenait fantaisie de faire le coup de ligne, n'avait qu'à se diriger vers le nord pour s'en donner à cœur joie. Depuis que le sifflet de la locomotive a fait retentir les échos des Laurentides le commun des mortels a été exclu de l'usage des lacs les plus à proximité, et maints clubs avec droit de maîtres y ont érigé camps et maisons. Il nous reste bien le lac Edouard avec ses mille îles et ses truites quasi saumons par leurs dimensions ; mais que de gougeons et de perches chaudes pour une truite. Il est vrai d'avouer que dans presque tous les lacs de cette région du pays ces deux derniers poissons fourmillent et constituent la nourriture de la truite qui, paresseuse, ne prend que peu la mouche.

Il existe des lacs peu fréquentés, et cela est dû sans doute aux mauvais chemins que nous avons à parcourir pour s'y rendre. Je veux parler de ceux qui se rencontrent sur le parcours de l'ancien chemin de colonisation du lac St-Jean, abandonné depuis nombre d'années.

I

Nous étions dans la semaine de la Sainte-Anne, époque ordinaire pour notre expédition de huit jours. Que de préparatifs pour aller en pays si lointain ! Ce n'était pas à la porte non plus. Le but de notre excursion, le lac Jacques Cartier, est à soixante quinze milles de Québec. Et quels chemins à parcourir, grand Dieu !

Nous voilà bien installés dans nos barouches, au petit trot de nos chevaux nous nous dirigeons vers les Laurentides qui, à première vue, semblent offrir une barrière infranchissable. Loin du tumulte de la ville, les affaires mises de côté, libres comme l'oiseau sur la branche, nous disons un joyeux adieu à la vieille cité de Champlain. Charlesbourg et St Pierre sont bientôt en arrière de nous. Du haut du plateau du lac St-Charles, nous pouvons contempler cette belle nappe d'eau. Quel site enchanteur ! que la vie doit s'écouler douce et paisible dans ces maisonnettes coquettement assises sur ses bords, se mirant dans ses eaux limpides.

Nous arrivons à la Savanne, nous crie notre guide, trappeur et chasseur émérite, car nommer Jos Gagné c'est dire un de nos bons coureurs des bois. Si jamais idée vous prend de faire le voyage, je vous le recommande. Homme affable, toujours prêt, connaissant les lacs, habile à l'aviron et capable de vous tourner une crêpe. Nous y voilà dans la Savanne, chemin vaseux, ornière ou l'on enfonce jusqu'au moyeu, bousculés, allant de tribord à bâbord dans notre planche. On en sort mais nos pauvres côtes en gardent un douloureux souvenir.

De cette partie du chemin il ne reste plus nul vestige. Là où maintes voitures ont laissé essieux et roues, vous roulez sur une belle route bien nivelée et bien arrondie. Quelques âmes charitables, poussées par l'amour du prochain ou par quelque conseil municipal, je suppose, ont trouvé moyen d'assécher ce marécage. Après quatre milles de cette route orageuse, le calme renaît au grand contentement de nos membres endoloris. Nous roulons sur un sable fin et mouvant. Nous passons le pont Dundas et, quelques instants après, nous prenons

la route qui doit nous conduire aux poteaux, laissant derrière nous l'église protestante de Stoneham. Pour abrégé la route, nous chantons de gaies refrains, et je me souviens encore d'un en vogue dans le temps, celui des draveurs :

Derrière chez nous y a t'un étang,
Je monte en haut et je r'descends,
Je joue du pic j'm'en draver.
V'là qu'on commence à voyager
Pour y descendre sur le bois carré.

Bientôt la flèche élançée de l'église catholique de Stoneham nous annonce que nous approchons de plus en plus du chemin du curé Tremblay. À notre droite, nous avons la montagne des Fées, cratère éteint à ce que prétend notre guide, au sommet duquel s'exhale un courant d'air chaud et qui en défend l'approche même aux plus hardis.

À gauche la montagne au caribou, roc immense, falaise se dressant à pic à plusieurs centaines de pieds. Curieux et voulant nous renseigner, nous avons recours à notre Jos qui paraît ne rien ignorer sur l'origine des noms appliqués aux différents endroits que nous traversons. Cette montagne reçut son nom de la manière suivante : Un caribou, poursuivi par un chasseur intrépide, fuyant à travers la forêt, se serait élançé du haut de ce cap à coupe perpendiculaire, pour échapper à la balle meurtrière, et aurait trouvé un terme assuré à sa course et à sa vie en faisant le plongeon.

II

Les poteaux ! les poteaux ! nous écrivons-nous joyeux ! Mouillons les poteaux. Nous voilà donc rendus au chemin du lac St-Jean qui n'y menait pas dans le temps, par où on s'y est rendu dans la suite et par où on n'y va plus maintenant. Il est de règle pour tout bon excursionniste de saluer en levant le coude ce chemin qui nous reste à parcourir. La barouche cachait dans ses flancs un nectar qui n'était pas du crû de celui que les dieux de l'Olympe buvaient aux jours de fête. La cruche s'offre en sacrifice, le tire bouchon, manié par une main habile, lui fait une entaille au goulot dans la partie la plus sensible de son être et le gobelet reçoit le bon whiskey blanc, qui gratte le dallot du cou nous fait remarquer notre bon apôtre Théophile.

Notre premier arrêt se fait chez Lachance, homme poli et hospitalier, qui tient le premier poste sur cette route déserte. Le temps de prendre une bouchée et de laisser reposer nos montures, et en avant compagnons. La nature s'est montrée prodigieuse dans la semence de cailloux qu'elle a éparpillés le long de la route. Il faut être triplement cuirassé pour pouvoir résister aux secousses que nous recevons. Nous passons devant une demeure, maintenant abandonnée, qui servit de gîte au premier pionnier qui planta sa croix dans ces lieux sauvages. Le père Hupé a payé son tribut à la nature, et personne ne l'a remplacé. Nous avons quelques instants auparavant traversé la rivière Taché. Le pont étant effondré, il nous avait fallu en construire un, passer à bras voitures et bagages et nos chevaux ensuite. Belle besogne que celle-là, par un temps de chaleur et qu'il faut par-dessus tout nous battre avec les maringouins et les moustiques.

La rivière Taché, qui a source dans le lac du même nom, quoiqu'assez souvent on la nomme Cachée, roule ses eaux peu profondes dans un fond rocailleux. Remplie de petites truites, elle est difficile à pêcher. Impossible de faire le coup de ligne en causant, et ses bords bien boisés empêchent d'en parcourir les sinuosités. À l'eau à mi-jambe, on la parcourt jusqu'aux chutes près de son entrée dans la rivière Jacques Cartier. Cette chute vaut bien la peine que l'on se donne pour aller admirer l'ouvrage de l'eau sur la pierre. Nous admirons des trous à travers la pierre aussi ronds que si le compas les eut tracés. Combien de temps a-t-il fallu pour ce travail ! Dieu seul le sait. Au pied de cette chute, j'ai pris du saumon. Comment était-il venu là ? Il y a bien des chutes, des embarras et des rapides à partir de chez Dery au Pont-Rouge à venir ici, mais toujours est-il que j'ai pris du saumon dans la rivière Taché, à quelques arpents de la Jacques-Cartier.

A pied, les amis ! Nous prenons une larme et en avant. Nos chevaux tirent la langue et nous aussi, gravissant, le sable à la cheville du pied, une montée d'un mille. C'est la côte de sable. Au sommet, notre vue se repose sur deux jolis lacs, le lac Régis à notre gauche et à notre droite le lac à Noël. Ça et là sur ce dernier nous apercevons nos pêcheurs faisant courir la mouche, non dans un but d'agrément, mais bien pour gagner le pain quotidien de la famille. Ce sont les carpons du lac Saint-Charles qui viennent ici, tout le long de l'été, prendre ces truites que nous achetons tous les vendredis matin sur nos marchés. Si l'on savait toutes les misères que ces pauvres gens endurent, bien des ménagères ne mesquineraient pas tant en achetant le vendredi.

J'ai pu constater le travail du carpon. Debout avant le jour, il prend une bouchée au bout du pouce, un morceau de lard et une miche de pain. On le voit, après ce frugal repas, se diriger, avec son canot d'écorce haut d'au moins deux pieds, vers un cageu retenu par une longue perche au bord du lac. Son embarcation se compose de trois morceaux de bois ronds retenus ensemble par deux liasses de bois clouées en travers, et pour siège un billot. Il est assis tout le long du jour sur ce billot, naviguant sur le lac au moyen de sa longue perche qui lui sert d'aviron et d'ancre. Sa perche de ligne consiste en un bout de sapin bien séché d'environ cinq pieds, et le petit bout est en coudrier ou bourdaine. Ami pêcheur, cette perche vaut bien les nôtres. Pour réunir ces deux bouts, la douille se fait avec de petites racines fendues en deux ; la mouche qu'il emploie ne varie presque jamais, pourvu qu'il s'y trouve une plume rouge ou à défaut un petit morceau de lainage de la même couleur, ça suffit. Il y a jusqu'à la truite qui aime cette nuance-là et qui s'y laisse prendre.

Le lac Régis n'est pas poissonneux, mais en revanche le lac à Noël fourmille de truites de neuf à dix pouces. Par exception, il s'en prend de belles et bien grosses. C'est un des beaux lacs de cette partie du pays, et sa dimension est à peu près celle du lac Beauport auquel il ressemble. Ce n'est pas peu dire. Il n'y a que la route et le camp qui séparent ces deux lacs. La distance de Québec est d'environ trente-six milles.

Nous laissons le camp, et à une vingtaine d'arpents de là nous arrivons à la Boulangerie, camp spacieux, bâti lors de l'ouverture du chemin, pouvant donner asile à une douzaine de personnes et dont les écuries pouvaient recevoir au moins six chevaux. Il ne reste plus rien de ce camp en bois rond où nous avons passé de si belles soirées, calculant à l'avance nos plaisirs du lendemain. Le feu l'a consumé, et je me souviens avoir revu le dernier morceau de ce qui fut notre gîte brûler comme à regret. Tout près coule un ruisseau qui, descendant de la montagne, va de ses eaux en mille replis tortueux grossir le grand lac à l'Épaule. C'est ce ruisseau qu'il faut suivre, à travers bois, pendant environ un mille pour arriver au lac. Grande étendue d'eau d'environ cinq milles de long. Truite en quantité et très vigoureuse. Prend bien la mouche et se défend, surtout la rouge, car il y a deux espèces de truites dans ce lac : celle à chair blanche et l'autre rouge.

Chemin faisant, notre guide nous renseigne sur un lac en arrière de la montagne du lac à l'Épaule. Comme tout bon chasseur ou pêcheur tient dans sa gibecière ou panier un bon nombre de vérités, quoiqu'en dise un malin proverbe, j'avalais l'histoire que voici. J'ai cru sur parole, libre à celui qui voudra faire comme saint Thomas de le faire.

Donc, derrière la montagne, au pied se trouve un lac nommé d'un nom qui choque l'oreille et que je ne nommerai pas ici. " Pas trop décent, le nom qui choque l'oreille pudique, lui dis je. " Eh bien, je vais vous en raconter la cause. Une histoire abrège la route, surtout quand nous n'avons que la forêt pour nous distraire. Je suis témoin de ce que je vais vous raconter. C'est Jos qui parle. Il allume son bougon et commence :

" Depuis l'âge de onze ans que je fais la chasse et la pêche, mes balles ont tâté de l'ours et du caribou, mes pièges m'ont rapporté loutres, castors et visons, et chaque lac m'a vu sur mon cageu faisant jouer la truite au bout de ma perche de coudrier. Défunt mon père, que Dieu ait pitié de son

âme, m'amena un jour à ce lac en me disant de ne pas être effrayé de ce que j'allais entendre. Tout le long du jour je me creusai la tête à vouloir m'expliquer ce qu'avait bien voulu dire mon père. J'en étais venu à croire que le cher vieux avait voulu me faire peur, car il n'aimait pas à me voir courir les bois. Après une abondante journée de pêche, j'étais à préparer le poisson avec un peu de sel dans le cussot, quand tout à coup, de l'autre côté du lac, j'entends des plaintes et des gémissements

— Eh bien ! garçon, que dis tu de ça ? me dit mon père en se signant.

— Pas amusant du tout, que je répondis d'un ton peu rassuré.

— Puis on entendit le cri que pousse un sauvage à la poursuite d'un caribou. Je demandai au vieux l'explication de tout ce vacarme, et voici ce qu'il me dit : "On croit qu'un sauvage a été tué ou est mort en cet endroit et qu'il demande des prières pour le repos de son âme, ce qui laisserait supposer qu'il est dans le droit chemin, mais qu'il a bien des fredaines à expier avant d'atteindre la porte du Paradis." Je me rends tous les ans à ce lac et j'entends toujours les mêmes cris et les mêmes plaintes que j'entendis pour la première fois il y a au delà de trente ans."

Nous voulûmes lui faire admettre que c'était les cris des hiboux qui, la nuit, venaient tournoyer au dessus de leur feu. "Je connais ce cri-là et ce n'en était pas, nous répondit Jos."

Lachance, qui a visité ce lac et à qui j'en ai parlé, jure ses grands dieux que la chose est vraie et que lui aussi a entendu les mêmes cris.

En racontant, nos chevaux font du chemin ; nous passons le petit lac à l'Epaule, ayant laissé à quinze arpents dans les bois le lac des Foins, célèbres par ses grosses truites.

CHS EUS.

(La fin au prochain numéro)

CONTRE LE BEAU SEXE

Les femmes sont plus mauvaises que les hommes ! déclare solennellement un écrivain anglo-saxon, Mme Mayo, dans le *Leisure Hour*, et elle entreprend de le prouver.

La femme règne dans la famille et dans la société, et, comme tous les souverains, elle est l'objet d'hommages intéressés ; l'homme flatte ses mauvais penchants, encourage ses faiblesses, excite ses passions et la pervertit pour mieux l'exploiter. Mme Mayo s'est donné la mission d'éclairer la femme en lui disant carrément ses vérités. Personne ne l'accusera d'avoir mis des gants couleur de rose avant de tremper sa plume dans l'encrier.

Il est même permis de se demander si l'austère moraliste, pour des causes que nous ne chercherons pas à pénétrer, n'avait pas une goutte de fiel au bout de sa plume, quand elle a tracé ce réquisitoire, qui doit faire bondir dans sa tombe l'auteur du *Mérite des Femmes*. Mais il faut reconnaître que les reproches de Mme Mayo ont un accent de sincérité et de conviction qui manque souvent aux madrigaux.

Les femmes, assure Mme Mayo, se font illusion sur leur perversité en usant d'euphémismes pour désigner leurs vices.

Dans leur vocabulaire, la perfidie s'appelle du tact, le mensonge prend un petit air de vertu quand on lui accole l'épithète de pieux ou qu'on l'abrite sous le manteau de la politesse ; l'ivrognerie devient la nécessité d'user de stimulants ; l'égoïsme et l'effronterie ne sont plus que de l'étourderie. Enfin les femmes entre elles n'ont pas la plus vague notion de ce que les hommes appellent l'"honneur". En ce qui concerne les relations féminines, ce mot est vide de sens. Qui n'a pas eu l'occasion d'assister à la scène de Célimène et d'Arsinoé jouée au naturel par les plus aimables femmes de tous les mondes ?

CÉLIMÈNE

Elle est impertinente au suprême degré, Et...

(Entre Arsinoé)

Ah ! quel heureux sort en ce lieu vous amène, Madame ! Sans mentir, j'étais de vous en peine.

Mme Mayo a très bonne opinion du sexe fort. "J'ai entendu, dit-elle, des hommes dire du mal les uns des autres, mais ces hommes ne se jettent pas au cou de la personne qu'ils viennent de déchirer à belles dents, en lui prodiguant avec effusion des marques d'amitié. L'homme qui agirait de la sorte serait aussitôt mis à l'index par ses camarades. Cependant les hommes ne font que rire de toutes ces petites perfidies féminines ! Dernièrement un journal mondain disait comme la chose la plus simple du monde qu'on permettait aux femmes de dire et de faire des choses qu'on ne tolérerait jamais chez un homme et pour lesquelles la société frapperait un homme d'ostracisme. En un mot la vertu qui manque le plus aux femmes, c'est la sincérité."

Madame Mayo trouve également que les femmes sont beaucoup plus féroces dans leurs rancunes que les hommes.

"On verra des femmes se donner une peine infinie simplement pour décocher un trait à une autre femme ou pour la froisser dans son amour-propre, et cela sans offense reçue, sans même le prétexte d'une vengeance."

Madame Mayo reconnaît cependant que les hommes peuvent être aussi fiers de leurs richesses et de leur position sociale que les femmes, seulement ils se contentent d'ignorer leurs inférieurs, tandis que les femmes prennent un malin plaisir à faire sentir leur supériorité et jouissent de l'humiliation d'autrui.

Ce n'est pas tout, les femmes ne voient qu'elles en ce monde, et Mme Mayo souscrit à cette remarque sarcastique du grand critique John Ruskin : "J'ai rarement rencontré une femme qui eût l'air de se douter qu'il existe dans ce monde quelqu'un ou quelque chose en dehors d'elle et de ses enfants". Les hommes ne sont pas exempts d'égoïsme, madame Mayo en convient, mais ils ne l'étalent pas avec la même désinvolture que les femmes. Les moyens dont ils se servent pour se frayer un chemin sont moins mesquins, ils apporteront moins d'apreté dans la compétition et ne montrent pas une indifférence aussi superbe pour les droits des autres.

Nous n'avons garde de souscrire au réquisitoire de Mme Mayo, mais puisqu'elle est en train de faire à son sexe des compliments à rebrousse-poil, pourquoi, parmi les exemples qu'elle donne du dédain des femmes pour le bien-être des autres, n'at-elle pas cité leur déplorable manie d'aller au théâtre coiffées de chapeaux qui, selon l'expression du poète, "font l'ombre autour d'eux" et où un aigle pourrait facilement abriter sa couvée ?

UN BAL EN AFRIQUE

NOTES DU CAPITAINE TRIVIER

L'explorateur français de l'Afrique équatoriale, le capitaine Trivier, a publié dernièrement le récit de son périlleux voyage parmi les tribus sauvages de l'Ogoué et du Congo. Nous en extrayons les lignes suivantes dans l'intérêt de nos lecteurs :

A notre passage à Assantee (haut Ogoué), dit Trivier, il y avait sur la rive bakalaise une grande affluence de noirs accourus pour nous rendre hommage.

En l'honneur de notre venue, un tam-tam fut dédicé pour le soir.

Les nègres sont fous d'alougou (eau-de-vie de traite), mais ils ne le sont pas moins de danse. Le roulement du tam tam et le rythme nasillard des chanteurs ont la faculté d'exercer sur leur organisme un effet tout particulier. Ces bals en plein air ne demandent d'ailleurs aucun préparatif.

Dès qu'un tam tam a été résolu, la nouvelle s'en répand bien vite aux alentours, et des villages voisins, les hommes, les femmes, les enfants se rendent tous pour prendre leur part du divertissement national.

Sur la terre nue et à la lueur rougeâtre des torches de résine, ils étaient au moins cinquante, se trémoussant, marquant le pas sur place, attendant qu'un des danseurs eût jeté le mouchoir à l'un d'eux,

ce qui est considéré comme une invitation à la danse.

Pendant que le ménétrier du village s'escrimait à tour de bras sur le tam-tam et qu'un gamin frappait alternativement sur des bassins en cuivre de sons différents, la foule hurlant, trépignait, dansait, en mêlant au bruit barbare du tambour indigène les éclats d'une voix éraillée par l'ivresse.

La scène était véritablement infernale.

Par une belle pleine lune, au milieu des épaisses volutes de fumée qui se dégageaient des torches fichées en terre, et les grands arbres de la forêt profilant leur longue silhouette jusque parmi nous, il fallait voir ces faces ruisselantes de sueur, répétant en chœur un refrain sauvage et ne s'arrêtant de chanter ou de danser que pour aller boire un grand verre de gin, rafraichissement obligé de tous les bals chez les indigènes. Car il n'y a de danses qu'autant qu'il y a de l'alougou, de sorte qu'il est difficile de savoir exactement si l'Africain aime la danse pour elle-même ou bien parce qu'elle amène à sa suite le genièvre ou les alcools.

Tout naturellement, ce sont les blancs qui paient les frais de la danse.

Les femmes ne cédaient en rien aux hommes soit pour la danse, soit pour l'eau-de-vie, soit pour la pipe, car tous fumaient à qui mieux mieux.

Comme elle était poétique alors, cette négresse au regard allumé qui, chaque fois qu'elle passait près de nous, laissait après elle une repoussante odeur de rance, de tabac et de sueur ! Comme elle était belle dans ses gambades de quadrumane, laissant sortir d'un pagne filoché aux buissons du sentier une grosse patte toute nue et toute maculée de boue !

Après une heure de ce spectacle, nous en avons assez.

En nous rendant au tam-tam, notre objectif avait été de voir l'Africain dans tout son beau. Nous l'avions vu et nous étions édifiés.

Pendant six heures, ce tapage infernal continuait sans cesser une minute ; pendant six heures, les chants, les danses et les verres d'alougou n'eurent aucune interruption. Enfin, vers quatre heures du matin, les danses cessèrent peu à peu, le tam-tam se tut et nous pûmes prendre un peu de repos.

Une heure plus tard, une musique d'un autre genre, celle-ci douce, suave, harmonieuse, se faisait entendre. Le jour commençait et la gent ailée saluait son retour par ses gazouillements joyeux. Tout d'abord, ce fut comme un frémissement sous la branchée. Les ailes se détendaient, les pattes s'étiraient, les feuilles bruissaient. Puis l'harmonie commença, timide au début, plus rassurée peu après. Aux savantes roulades foliotocoles se mêlaient les sifflets stridents du merle métallique, aux roucoulements amoureux du pigeon vert répondait le jacassement moqueur des gros perroquets gris à queue rouge, puis tous se mirent de la partie et le concert commença. Il ne dura pas longtemps, car il n'y a pas d'aurore, mais il fut complet.

Et, pendant ce réveil de la nature, le hideux vampire, plus scientifiquement connu sous le nom d'oreillard, regagnait sa branche favorite à laquelle il allait rester accroché pendant le jour par l'ongle qui lui sert de main. Se balançant dans le vide ou restant immobile, suivant qu'il vente ou qu'il fait calme, il demeure ainsi jusqu'à ce que l'humidité du soir l'ait réveillé de son sommeil de douze heures. Il s'élançait alors bruyamment et va faire jusqu'au jour une guerre acharnée aux nombreux diptères dont il compose sa nourriture.

Le concert des oiseaux arrivant après celui des Africains fit naître en moi une foule de réflexions parmi lesquelles, étant donnés des bêtes et des hommes, ces derniers n'avaient pas le plus beau rôle.

E. TRIVIER.

Le comble de l'honnêteté :

Refuser de voler... au secours d'une belle-mère en péril.

Entre officiers :

— Le général m'a assuré que je serais promu capitaine cette année.

— Il ne faut pas fort t'y fier.



LES LARMES

J'aurai cinquante ans tout à l'heure ;
Je m'y résigne, Dieu merci !
Mais j'ai ce très grave souci :
Plus je vieillis, et moins je pleure !

Je souffre pourtant aujourd'hui
Comme jadis, et je m'honore
De sentir vivement encore
Toutes les misères d'autrui.

Oh ! la bonne source attendrie
Qui me montait du cœur aux yeux !
Suis-je à ce point devenu vieux
Qu'elle soit près d'être tarie ?

Pour mes amis dans la douleur,
Pour moi-même, quoi ? plus de larme
Qui tempère, console et charme,
Un instant, ma peine ou la leur !

Hier encor, par ce froid si rude,
Derant ce pauvre presque nu,
J'ai donné, mais sans être ému,
J'ai donné, mais par habitude ;

Et ce triste veuf, l'autre soir,
Sans que de mes yeux soit sortie
Une larme de sympathie,
M'a confié son désespoir.

Est-ce donc vrai ? Le cœur se lasse,
Comme le corps va se courbant ;
En moi seul toujours m'absorbant,
J'irais, vieillard à tête basse ?

Non ! C'est mourir plus qu'à moitié !
Je prétends, cruelle nature,
Résis tant à ta loi si dure,
Garder intacte ma pitié.

Oh ! les cheveux blancs et les rides !
Je les accepte, j'y consens ;
Mais, au moins, jusqu'en mes vieux ans,
Que mes yeux ne soient point arides !

Car l'homme n'est laid ni per vers
Qu'au regard sec de l'égoïsme,
Et l'au d'une larme est un prisme
Qui transfigure l'univers.

FRANÇOIS COPPÉE.

A L'ETRANGER



MONSIEUR Harrison, président des Etats-Unis, a fait à San Francisco le plus important et le meilleur discours de sa tournée. Il est tout émerveillé, non seulement de la bonne grâce, de la belle humeur et de la libéralité somptueuse avec laquelle il a été reçu en Californie, mais aussi de la cordialité qu'il a trouvée dans tout le Sud qu'il a traversé ; il s'attendait à rencontrer dans l'ancien domaine de

la confédération des restes d'amertume, de défiance, et peut-être des ressentiments qui justifient les préventions dont sont encore pénétrés les maîtres politiques du Nord. Au lieu de cela, il a vu toutes les populations qu'il a visitées, bienveillantes, affectueuses et, sans acception de parti politique, témoignant de leur respect pour le représentant de l'autorité et le porte-drapeau de la patrie commune. M. Harrison ne se doutait pas de l'état d'avancement de ce rapprochement national auquel il ne manque plus qu'un peu plus de confiance mutuelle pour être une complète réconciliation.

Il est fâcheux que ce trait de lumière ne soit pas descendu deux ans plus tôt sur les yeux de M. Harrison. Il l'aurait peut-être empêché de se faire l'avocat de ce triste bill électoral, le *Forces*

Bill, qui a refoulé dans la gorge des hommes du Sud les sentiments sympathiques dont ils se seraient si volontiers laissé pénétrer s'ils avaient rencontré tant soit peu de bonne volonté chez leurs anciens adversaires. Au lieu de cela, ils se sont heurtés à la morgue des vainqueurs doublée d'une violence implacable, personnifiée dans le chef même du gouvernement. Il faudra dix ans maintenant et peut-être plus pour regagner le terrain perdu ; car ce n'est pas vraisemblablement la génération actuelle des gens du Sud qui oubliera que M. Harrison et son parti ont entrepris une campagne désespérée pour faire adopter une loi qui les dépouillait virtuellement de leurs droits civiques, et les livrait désarmés à la merci des nègres, protégés par les baionnettes fédérales.

* *

Les journaux allemands sont pleins de la mort du maréchal de Moltke.

De l'autre côté du Rhin, cette mort presque aubite, car le maréchal a été emporté en moins d'une heure, a causé une véritable consternation. Ce vieillard de quatre vingt-onze ans était pour tous, aussi bien pour les militaires que pour les civils, si tant est qu'il reste encore là bas des hommes qui ne soient pas enrégimentés, la personnification de l'armée.

De l'éminent stratège, qui lugubre et froid, loin des champs de batailles, dirigeait les armées du fond de son cabinet et, sa carte sous les yeux, les faisait manœuvrer comme un joueur habile les pièces de son échiquier qu'il a longuement étudié, de cet organisateur de talent merveilleux, nous n'avons rien à dire.

Il est peint, fidèlement dans cette anecdote fautive ou vraie, qui veut qu'en apprenant un matin la déclaration de guerre de la France à la Prusse, en 1870, le maréchal de Moltke se soit retourné sur l'oreiller pour continuer son somme, en répondant simplement : " La guerre avec la France : deuxième carton à gauche ".

Les Allemands ont fait à Napoléon Ier l'injure de lui comparer de Moltke. C'est se laisser entraîner un peu loin par l'amour-propre national. Il y a certes un abîme, entre le talent du bureaucrate dont les plans, d'ailleurs habiles, permirent en 1870 à des troupes remarquablement organisées, d'écraser des armées trois ou quatre fois moins nombreuses, et le génie du général qui payant de sa personne, au jour le jour, et suivant les nécessités de chaque heure, conduisit tant de fois à la victoire ses quelques soldats épuisés qu'électrisait sa seule présence, durant la merveilleuse campagne de France en 1814.

Le maréchal de Moltke qui avait été en 1867 l'hôte des Tuileries, ne dédaigna pas, l'année suivante, de venir, sous un déguisement, étudier en personne les terrains où devaient bientôt manœuvrer ses armées. Averti de sa présence, le gouvernement impérial eut l'esprit de lui faire rendre partout les honneurs dus à son rang, ce qui gêna naturellement cet espion de haute volée, au point de le forcer à s'en retourner chez lui.

Quant à l'homme, une autre anecdote le peindra mieux que de longs discours.

Si j'abuse de l'anecdote, c'est que par elle plutôt que par les grands faits, les hommes historiques appartiennent au chroniqueur.

Un jour à Versailles, en 1871, un petit homme jaune et ridé, dont le corps amaigri flottait au large dans sa tunique pourtant étroite, entre chez un pâtissier de la rue des Réservoirs :

— Au lieu de sept éclairs, vous ne m'en enverrez que six pour ce soir.

C'était le maréchal de Moltke qui venait d'apprendre qu'un de ses invités, le prince de Schaumbourg-Lippe, ne pouvait se rendre à son invitation, et qui en profitait pour restreindre de trois sous ses frais de réception.

Tel était ce danois germanisé, sobre et prévoyant, aux mœurs pures, affirment les Allemands, mais peu douces assurément.

* *

Le comte de Moltke, il y a une quinzaine d'années, publia dans une Revue allemande, la *Deutsche*

Rundschau, des notes sur son séjour à Paris en 1857. Au milieu de beaucoup de critiques militaires, on y trouve un amusant tableau des promenades du prince impérial.

" Lorsque le petit prince va à la promenade, il est précédé d'un piqueur, de trois guides à cheval le pistolet au poing, d'un officier commandant un piquet de dragons ; sa voiture à quatre chevaux est suivie d'un autre piquet, et les postes présentent tous les armes à cet enfant impérial à peine âgé de huit mois ".

L'étonnement de M. de Moltke me remet en mémoire un mot charmant de la princesse Mercedes, lorsqu'on lui montra pour la première fois son jeune frère Alphonse XIII, proclamé roi le jour de sa naissance.

C'était en 1886, et la jeune princesse des Asturies, bien qu'elle n'eût que cinq ans et demi, se souvenait encore de la majesté royale de son père qu'elle venait de perdre six mois auparavant.

Considérant avec stupéfaction sa Majesté Catholique encore dans les langes : " Ça, un roi ! s'écria indignée la jeune princesse, c'est un bébé ! "

* *

L'enfant en qui reposent tant d'espérances, a grandi depuis lors : il a presque cinq ans, et sait déjà montrer à l'occasion qu'il est pénétré de sa royale dignité.

L'autre jour, le petit roi, qui chaque dimanche s'amuse avec les enfants des grands dignitaires de la cour d'Espagne, après avoir beaucoup dansé avec une fillette de ses amies, voulut l'embrasser avant de la quitter. La petite fille s'en défendit. Mais huit jours de là, ramenée sans doute par ses parents à des sentiments plus respectueux envers son roi, elle voulut à son tour l'embrasser en partant.

Alors le petit roi se redressa majestueusement et lui tendant sa main à baiser :

— *Yo, el Rey.*

* *

A côté des fortunes colossales, si communes aux Etats Unis, la misère est grande souvent, et l'apreté des patrons au gain provoque de formidables organisations ouvrières, dont les adhérents, qui font profession de n'agir que par la grève pacifique, se comptent par centaines de mille.

Plus habiles que les grévistes d'Europe, ceux du Nouveau-Monde ont proclamé la solidarité de tous les corps de métier. Guidés par les Chevaliers du Travail et la Fédération américaine du Travail, ils choisissent une profession, celle qui occupe le plus de bras ou paraît la plus digne d'intérêt, et tandis que tous les ouvriers de ce métier se mettent en grève, ceux des autres professions les soutiennent de leur bourse et leur permettent de lutter jusqu'à ce que les patrons demandent grâce.

L'an passé, les menuisiers et les charpentiers, au nombre de 373,000, obtenaient gain de cause avec la réduction de la journée à huit heures de travail sans diminution de salaire. Cette année, ce sont les mineurs, au nombre de 300,000 qui devaient presque tous se mettre en grève le 1er mai.

* *

Une grève plus originale et plus inoffensive est celle des servantes de buffets des gares en Danemark.

L'administration des chemins de fer de l'Etat, prude personne, paraît-il, a fait défense à ces demoiselles de se coiffer à la Froufrou.

Grand émoi ! il est toujours dangereux de toucher à la toilette d'une femme. Plutôt que d'obéir, les servantes de buffets menacent de se mettre en grève et de laisser mourir de faim les voyageurs.

Il est vrai qu'on boit et qu'on mange ordinairement si mal et si peu en chemin de fer ! La multiplicité des buffets jusque dans les moindres gares ne compense pas le défaut de qualité.

C'est en Allemagne, je crois, qu'un voyageur demandant un grog, à l'une de ces stations où l'on vous promet fallacieusement cinq minutes d'arrêt, s'apprête à le boire tout brûlant, pour ne pas laisser passer l'heure, quand le garçon étonné, mais très digne :

—Je dois prévenir monsieur que c'est cinquante centimes de plus quand on le boit.

* *

Ayant aujourd'hui beaucoup parlé des enfants, finissons par un joli mot trouvé, sans le chercher, par une fillette de cinq ans.

Germaine, qui n'en est qu'à ses débuts en histoire, sentant déjà l'utilité d'une instruction solide, veut faire profiter à sa poupée des connaissances qu'elle-même vient d'acquérir.

—Dites-moi, mademoiselle, pourquoi Adam et Eve furent chassés du Paradis, après avoir mangé de la pomme ?

Et la poupée ne répondant pas, par ignorance sans doute :

—Mais c'est parce qu'on n'en était pas encore au dessert.

A. D'AUDEVILLE.

CONTES DE MON VILLAGE

(Récits d'Alsace)

I

LA MAISON PATERNELLE



COMBIEN je l'ai aimée, cette grande maison, au feu triste, mais où les plus beaux jours de ma vie ont passé comme un rêve !... C'était la maison du grand père, une construction solide, de belle apparence, comme il n'est pas rare d'en rencontrer en Alsace, avec un perron de quatre marches, à rampe de fer et la façade

blanche, toute tapissée de deux grandes vignes, qui encadrent poétiquement les fenêtres de l'étage.

En bas, entre les écuries et la grange, à gauche ; le jardin à droite, avec son vieux tilleul et ses massifs de gros dahlias rouges, s'ouvrent les fenêtres de la grande salle.

La grande salle ! comme je l'ai là, devant les yeux, — à travers les larmes que je ne parviens pas à refouler, — avec son armoire de chêne, à ferrures de cuivre ; son fourneau massif, là bas, dans le coin, et sa bergère de cotonnette rayée, où j'ai passé de si douces journées à côté du grand père.

Et lui aussi, le brave homme, comme je le revois là à mes côtés, encore vigoureux, malgré ses quatre vingts ans bien sonnés. C'est un beau vieillard : son grand nez, ses yeux un peu éteints, son large menton carré et une couronne de longs cheveux blancs, lui donnent un air de majesté et de vénération patriarcales.

Nous sommes assis tous deux sur la bergère, par une après-midi déjà froide et brumeuse de septembre, car l'automne ne s'attarde pas dans nos montagnes. Cette saison ne fait, pour ainsi dire, que passer. Le grand père me disait souvent qu'elle veut nous faire oublier l'été sans trop de regrets : elle fait tomber les feuilles et la neige à peu près en même temps.

Le froid était donc déjà vif et de grosses bûches de sapin flambaient joyeusement dans lâtre. Une douce chaleur flottait dans la chambre, et je crois bien que le sommeil n'aurait pas tardé à venir, lorsque tout à coup le grand père, qui s'était tenu jusque là silencieux, tourna vers moi sa tête un peu rêveuse. Je compris aussitôt qu'il avait à m'entretenir d'un de ces sujets très sérieux ; qu'il gardait toujours pour les après-midi de pluie ou de brume, comme aujourd'hui.

—Jean, me dit-il, voilà maintenant que je t'ai conté par le détail les vieux souvenirs de notre village, — tu en sais aussi long que moi : il y en a de tristes, il y en a de gais, — promets-moi de les écrire un jour, lorsque tu auras fait tes classes. Ce sera un livre bien curieux, et je n'ai qu'un seul regret, c'est que je n'y serai plus pour le lire....

—Oh ! grand père, j'ai tout près de quinze ans ; on a vite fini d'étudier le latin, le grec, la philosophie, le droit....

Le grand père se prit à sourire et m'annonça, à ma très grande stupéfaction, que j'en avais encore, en travaillant ferme, pour dix bonnes années, sans compter les accidents de toute sorte qui renversent nos plus beaux projets.

—Enfin, m'écriai-je, ce n'est pas dix ans, ni même vingt ans de travail qui m'effraient, grand père, et j'écrirai vos "Contes." Je travaillerai même davantage pour le faire le plus tôt possible.

—A la bonne heure, voilà qui s'appelle parler, mon garçon, conclut le grand père, en m'enlevant dans ses grands bras, et m'embrassant sur les deux joues !... Voilà quinze ans que le grand père est mort, mes classes sont terminées, grâce à Dieu, mais j'avais complètement perdu de vue notre conversation au coin du feu, dans la grande salle de la maison paternelle. Ce n'est qu'hier, en repassant les souvenirs de ma jeunesse, comme j'ai l'habitude de le faire parfois, que j'ai revu le grand père me contant ses histoires, et ma promesse m'est aussitôt revenue à la mémoire.... J'ai pris la plume et voilà déjà la première échéance de ma dette payée.

J. B. Chatrian

Bruxelles (Belgique), 1891.

FLEURS DE JUIN

(Voir gravure)

Un ange ne fait pas l'école buissonnière ; il faut donc qu'il existe une raison à cette récolte embaumée que ce gentil chérubin emporte si gracieusement vers le ciel. J'imagine qu'il y a là quelque jolie légende d'une jeune sainte de revoir les fleurs au milieu desquelles elle a passé son enfance sur la terre.

Son bon ange lui a fait la surprise de venir jusque là les chercher, pour qu'elle puisse les comparer avec les fleurs du Paradis.—Hélas ! *pavera picciola* ! comme tout cela va pâlir, ou plutôt, si la jeune sainte les dépose aux pieds de la Vierge Marie, comme toutes ces fleurs vont devenir mille fois plus belles encore.

ETYMOLOGIE

SAULT AU RECOLLET

Le Père Charles Lalémant écrivant au Père Jérôme Lalémant, son frère, lui dit :

"Quand nous arrivâmes icy l'an passé, il y avoit un Père Recolet qui s'en venoit avec les Sauvages, au lieu de la traite, 35 lieues au dessous de ceste habitation ; mais au dernier saut qu'il passa, son canot se renversa, et il se noya" (1)

Ce missionnaire est le Père Nicolas Viel. S'il faut en croire la *Relation* de 1634, le Père Viel aurait été noyé par les Hurons.

"Depuis la mort d'un pauvre misérable François massacré aux Hurons, on a découvert que ces Barbares avoient fait noyer le R. P. Nicolas Recolet, tenu pour un grand homme de bien" (2).

Le Père Jean de Bebeuf répète que ce furent les Ours, tribu de la nation des Hurons, qui noyèrent le Père Viel :

"Ils nous firent à la vérité un grand discours comme d'amis, qui tendoit, ou à nous faire quitter tout à fait le Pays des Hurons, ou au moins la Nation des Ours, comme la plus meschante de toutes, qui avoit massacré Etienne Bruslé et le bon Père Nicolas Recolet avec son compagnon...." (3)

C'est à la suite de cette noyade que ce rapide, situé au nord de l'île de Montréal, a pris le nom de Sault-au-Récollet.

P. G. R.

(1) *Me cure Français*, tome XIII.

(2) *Relation* de 1634, page 92.

(3) *Relation* de 1636, page 91.

PROPOS DU DOCTEUR

Eau panée — Une tralche de pain, une tasse d'eau bouillante. Faites rôtir le pain des deux côtés jusqu'à ce qu'il soit bien sec et bien doré, mais pas brûlé. Brisez le et mettez le dans un pot, versez l'eau bouillante dessus, couvrez et laissez refroidir, puis passez : breuvage rafraîchissant.

DES CONTUSIONS DU NEZ.—Par le fait même de son implantation au beau milieu du visage et de sa proéminence plus ou moins accentuée, le nez est sujet à des contusions fréquentes, résultant de coups directs ou de chutes sur la face. Qu'un enfant tombe par terre en jouant ou qu'un grand garçon reçoive un coup de poing, c'est presque toujours le nez qui paie les pots cassés. C'est une victime prédestinée.

Les contusions qui portent sur la racine de l'organe s'accompagnent d'une ecchymose, c'est-à-dire d'un bleu, plus rarement d'un petit épanchement de sang qui peut empêtrer sur les parties internes des paupières. Quand le choc, au contraire, a lieu sur la partie inférieure du nez, tel, par exemple, que celui qui résulte d'une chute sur le sol, il se fait bien rarement une ecchymose étendue ; par contre, le saignement de nez se montre avec la plus grande facilité ! Quoiqu'il en soit, la contusion du nez est un accident peu sérieux ; le suintement sanguin s'arrête, en général, tout seul au bout d'un temps relativement court. Le traitement sera bien simple : on imbibera d'eau un mouchoir et on l'appliquera pendant une demi-heure environ sur la région contuse. On aura soin toutes les cinq minutes de retremper le linge dans de l'eau fraîche. Si le choc était violent, une fracture des os du nez pourrait se produire ; mais, en général, le mal ne dépasse pas la simple contusion, et les assistants de même que le pauvre blessé en sont quittes pour la peur.

Mais plaignez ce pauvre nez sur lequel la fatalité semble s'acharner. Il n'est pas méchant et on lui fait toujours mal.

Ah ! mon pauvre ami, mon pauvre petit nez, à toi toutes mes condoléances !

PEIGNES ET BROSSES A CHEVEUX.—Ces deux espèces d'instruments sont nécessaires aux soins quotidiens de la chevelure. Chez les très jeunes enfants cependant et chez les hommes qui portent les cheveux ras, le peigne n'est pas nécessaire ; la brosse suffit. Celle-ci sera très douce dans le premier âge, car il faut éviter d'irriter le cuir chevelu.

L'adulte doit se servir de peigne, cet instrument est indispensable pour démêler les cheveux, leur donner une bonne direction et procéder à leur aération. Les dents du peigne ne doivent pas être trop rapprochées ni trop pointues ; elles ne doivent présenter ni inégalités, ni aspérités, pour ne pas casser ou arracher les cheveux.

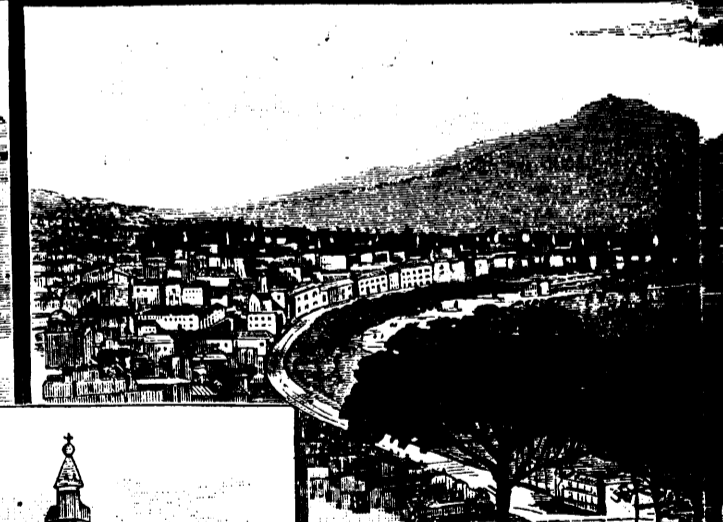
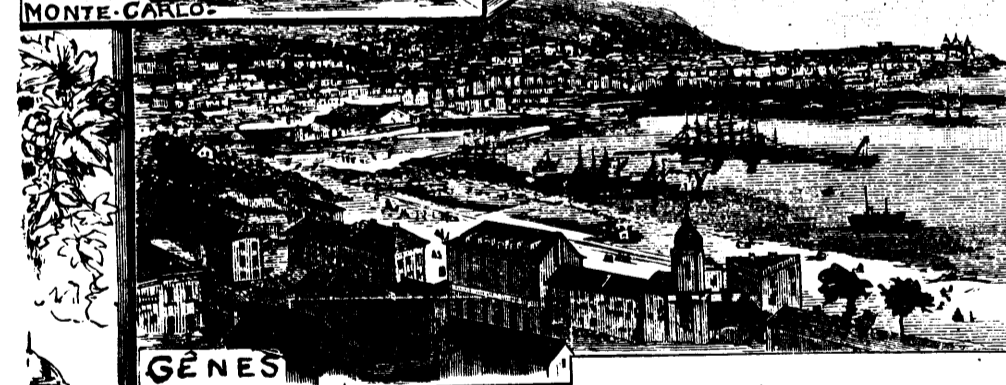
Faut-il se servir de peigne fin ? Ma foi non, répondrai-je. A quoi bon ?

Les lavages et les brosses nettoient mieux que lui la tête et sont moins irritants ; aussi n'y a-t-il pas lieu de conserver cet être inutile. A mort donc, le peigne fin !

Les brosses doivent être dures ; les touffes de crin en sont disposées de façon que celles du milieu soient un peu plus saillantes que celles des bords ; elles seront suffisamment écartées pour pouvoir pénétrer dans la masse des cheveux sans exercer de tractions trop vives sur eux.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que peignes et brosses doivent être tenus dans un parfait état de propreté ; car tout, si mes lectrices ont la bonne habitude de nettoyer elles mêmes chaque jour leurs instruments de toilette ; je ne vous dis rien, vous le voyez, mesdames.

La coiffure, je vous le rappelle, doit être simple, laisser aux cheveux leur forme et leur direction naturelle, ne pas les soumettre à de forts tiraillements. La mode qui consiste à laisser porter aux petites filles les cheveux flottants sur les épaules est excellente. Enfin, pour terminer, je m'en voudrais de ne pas vous délayer que celles là risquent d'abîmer leurs cheveux qui les tordent, qui les roulent en papillotes ou qui les chauffent pour les friser.



A TRAVERS LA FR.



DIJON

PARIS

FONTAINEBLEAU

MOÏTENE

MONT CENIS (TUNNEL)

MILAN

ST PIERRE, ROME

LA SUPERGATUKIN

NAPLES

POMPEI

VÉNISE

A. MURIN

FRANCE ET L'ITALIE

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 6 JUIN 1891

FLEUR-DE-MAI

TROISIÈME PARTIE

LA FADE GRISE

—Pour lors... voilà qui va bien... Tu peux y aller carrément, frère... Je ne te laisserai pas en plan.

Jules Raisin avait expliqué à son cousin ce qu'il fallait faire.

Ils devaient pénétrer dans le parc de Vernon en passant par-dessus le mur...

La vérité vraie, c'est que Jules Raisin n'osait point y aller tout seul... A deux... en se sentant les coudes... dame ! on se sent plus courageux et plus fort...

Victor, bien que mince et peu vigoureux, était nerveux et d'un moral solide.

—Ne m'interroges pas, —lui dit Jules, —il faut que nous entrions dans le parc, je saurai bien me retrouver... et je dois m'assurer de quelque chose... Tout cela, tu n'as point besoin d'y comprendre quoi que ce soit... Mais je puis t'affirmer aussi que si nous réussissons dans notre entreprise, M. Fédor n'aura pas assez de remerciements à nous adresser et il n'aura rien à nous refuser.

—Oh ! il a assez fait pour moi... Je n'ai rien à lui demander. Trop heureux de pouvoir payer ma dette de reconnaissance.

—Comment entrer dans le parc ? —fit Jules Raisin.

Ce fut Victor qui trouva le joint.

—Nous allons approcher la carriole tout contre le mur, nous casserons les tessons de bouteille... et nous pourrons comme cela atteindre le chaperon.

—Bon, mais pour repasser ?

—Cousin, ce sera bien simple. Nous attacherons les guides à la carriole, et dame nous nous ferons la courte échelle, et celui qui restera, —ce sera moi, —s'enlèvera avec la guide à la force des poignets... Oh ! je ne suis pas bien lourd, je passerai bien...

Ainsi fut fait.

Et sans trop d'efforts, ils réussirent à entrer dans le parc...

Une fois là, Jules Raisin s'orienta, et suivant une allée sinueuse, il atteignit bientôt avec Victor un carrefour sur la droite duquel se trouvait un amoncellement de pierres lierues.

C'était bien là l'ancienne glacière, la ruine indiquée par Merlot.

Jules Raisin tremblait très fort.

—Surtout ne me quitte pas, dit-il à son cousin.

Et ils gravirent tous deux les assises moussues et glissantes, arrivant ainsi à la plate-forme en bois qui recouvrait, on s'en souvient, l'orifice de la glacière.

Malgré un faible rayon de lune glissant entre deux nuages, la nuit était obscure et Jules et Victor avaient grand-peine à distinguer les objets.

Jules Raisin, cependant, les mains avancées, tâtonnait dans l'obscurité, cherchant à soulever la plate-forme en planches.

Ses doigts rencontrèrent bientôt une solide barre de fer transversale munie d'un énorme cadenas.

—Jamais nous ne pourrions briser cela, —murmura Jules Raisin.

Mais il s'arrêta pétrifié.

Du fond de la glacière, des profondeurs des roches venait de s'élever une plainte lugubre, prolongée, déchirante !...

C'était comme une clameur de folie, poussée par une créature torturée.

Si brave que fût Victor, il se mit lui-même à trembler.

—Oh ! —murmura-t-il en faisant appel à tout son courage, —oh ! quest-ce que cela, cousin ?...

—Ça ! répliqua Jules Raisin, ça, c'est la Fade-Grise !...

Et si léger, si insouciant qu'il pût être, des larmes lui montèrent aux yeux.

—Oh ! mon maître !... mon pauvre maître, —fit-il tout bas. — Oh ! les brigands ! les gredins ! — C'est de la rude canaille tout de même !...

Le même sanglot sans fin, interminable, recommença de nouveau.

Jules faisait tous ses efforts pour lever la plate-forme, pour briser le cadenas, tordre la barre de fer.

Promptement il dut reconnaître son impuissance.

—C'est impossible ! impossible ! —fit-il avec désespoir. — Enfin ! partons ! partons ! Il faut prévenir notre cher maître... Il saura bien ce qu'il a à faire, lui... Il saura bien...

Et s'éloignant à regret de l'amas de ruines :

—Viens !... — dit-il à Victor, — viens !... Nous ne pouvons rien tous les deux seuls... il nous faut prévenir M. Fédor... Voilà tout...

Et sans incident ils sortirent du parc, Jules, passant sur les épaules de son cousin, et Victor, s'élevant jusqu'au chaperon du mur au moyen des doubles guides de cuir.

Lorsque la carriole arriva à l'embranchement des deux chemins, dont l'un conduisait au château des Souches, l'autre menait directement à la ferme de la Batterie, Jules Raisin qui n'avait pas desserré les dents depuis le départ dit à son cousin :

—Victor, je dirai à M. Fédor combien tu as été un brave garçon... Rejoins la noce... à pied.

Moi je cours aux Souches... avec la carriole... On te la reconduira... Si M. Fédor a à te parler... Moi !... je ne dois point parler... Ce n'est pas mon secret... Toujours il est que tu ne dois dire un mot à personne de ce que tu as entendu.

—Oh ! —répliqua Victor, —j'ai compris va, cousin... J'ai compris qu'il y a là une malheureuse dont le sort intéresse vivement le comte Stroganof... Mais si tu as besoin de moi, Jules... Je laisserai tout là, ma noce, ma femme... parce que tout ce que j'ai, mon sang tout le premier, appartient à mon bienfaiteur.

—Non ! non !... Je n'ai plus besoin de toi, mon bon Victor, notre maître non plus... C'est certain... Seulement... il faut que j'arrive le plus vite possible auprès de lui... Car la nouvelle que je lui apporte il la paierait son poids d'or.

—Eh bien ! alors, au revoir, cousin... mais tu sais... à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, si M. Stroganof a besoin de moi, tu peux frapper sans crainte à ma porte, Victor Fortier t'ouvrira.

—Oui, c'est entendu, va, file... Embrasse Reynette pour moi... Et pas un mot...

—Et qu'est-ce que je pourrai dire à Reynette ? Car tu penses bien qu'elle ne va pas me laisser tranquille avec ses questions.

Jules Raisin chercha un instant :

—Tu lui diras... tu lui diras que la Fade-Grise est retrouvée... Ça lui fera plaisir.

Là-dessus, Victor prit ses jambes à son cou et se dirigea vers la Batterie qu'il atteignit au bout d'une course d'une demi-heure.

Il arriva en nage, se débarrassa de sa peau de bique et entra dans la grange au moment où tous les garçons, à bout de patience, se disposaient à enfoncer la porte de sa chambre pour l'aller chercher.

Victor ne s'était pas trompé. Reynette, dont la figure soucieuse s'éclaira radieusement à son aspect, l'accabla, à voix basse, de question.

—Eh ben, lui dit Victor sur le même ton, nous avons retrouvé la Fade-Grise.

Mais Reynette tenait à son idée.

—Ça n'est pas bien de vous moquer de moi, Victor, —répliqua-t-elle en faisant la moue, — la Fade-Grise, vous le savez bien tout comme moi, n'a jamais été perdue... Gardez votre secret, je ne veux pas le savoir... Je vous ai, vous êtes revenu, vous êtes bien à moi cette fois. Je ne veux penser qu'au plaisir et au bonheur.

Le crin crin résonnait, tous les couples se remettaient en danse, et Victor, pour la première fois, entraîna sa chère petite femme dans le tourbillon.

Revenons à Jules Raisin.

Il avait repris sa course, la Pécharde fumait et le fouet n'avait guère de repos.

—Je vais mettre en branle la cloche du château, — se disait-il, — et il faudra bien qu'on m'ouvre.

Jules Raisin, tout en monologuant ainsi, n'était pas sans inquiétude sur sa rentrée.

Il avait demandé la permission à Fédor de s'absenter pendant vingt quatre heures et tout naturellement il avait prévenu Forster et les autres gardes qu'il ne rentrerait point cette nuit-là, sachant bien qu'il la passerait à nocer et à danser, car malgré son âge et sa jambe en retard, Jules Raisin était un enragé danseur.

—C'est égal, tout ça, ça va faire des longueurs, — se disait-il, — parce qu'on n'entre pas aux Souches comme dans un moulin...

—Bah ! —reprit-il après réflexion, —je vais attacher la Pécharde à un arbre, et je ferai tant de bacchanal qu'il faudra bien que l'on m'ouvre...

A cet instant, il atteignit le bout de l'avenue.

—Oh ! la fille ! oh ! la, —fit-il à la jument.

La Pécharde, si bonne bête qu'elle pût être, venait de faire une telle course qu'elle ne demandait pas mieux que de s'arrêter.

Jules, tenant les guides d'une main, sauta à bas de la carriole, et se disposa à attacher la jument à un arbre.

Il n'eut pas le temps de terminer cette opération.

Deux mains énormes, deux crampons lui saisirent le cou par derrière, lui coupant net la respiration, étouffant son cri de terreur, tandis qu'une voix lui murmurait à l'oreille :

—Gredin !... Tu vas nous dire ce que tu viens de faire ?

Jules Raisin n'était point brave, nous le savons, mais l'idée de trahir son bienfaiteur et maître aimé ne lui vint même pas.

L'homme, un taureau, qui l'avait empoigné à la nuque, le faisait valser comme un tonton, l'entraînait à grandes enjambées, lui serrant la cravate.

Il lui avait appuyé le canon d'un revolver sur le front, en lui disant encre ces mots qui n'admettaient pas de réplique :

—Si tu fais un effort, si tu pousses un cri, si tu dis un mot, je te fais sauter la cervelle.

Tout en marchant, s'il ne pouvait parler, car la main de l'homme le cramponnait fort, il écarquillait des yeux comme un lièvre en forme.

Et il reconnut bien vite l'individu qui lui serrait ainsi violemment la vis.

C'était un des deux hommes qui habitaient depuis peu la Hairelle, ceux là mêmes que le comte Stroganof l'avait chargé de surveiller.

Il s'aperçut bientôt que celui qui s'était emparé de lui n'était point seul, et que son compagnon, mince et fluet, marchait à une courte distance de lui.

—Bonnes gens ! —fit Jules Raisin en dedans de lui-même, —s'ils se sont mis à deux pour me faire passer le goût du pain, me voilà dans de beaux draps...

Après un instant de réflexion il ajouta même :

—Je puis bien dire que je n'ai pas même de draps du tout...

Romain, —on a reconnu l'homme au solide crampon, —entraînait son prisonnier loin dans le bois, hors de portée de voix de la grille des Souches.

Quand on fut arrivé à la distance voulue, Romain s'arrêta net, et desserrant l'étau qui étouffait Jules Raisin :

—Maintenant, mon garçon, —lui dit-il, —causons.

Il le lâcha tout à fait, se reculant d'un pas, et Gaston Louchard s'avancant alors demanda d'une voix railleuse au très tremblant Jules :

—Eh bien ! mon ami, voulez-vous avoir l'obligance de nous dire ce que vous faites depuis quelques jours, car nous vous trouvons à tout instant sur nos talons.

Jules Raisin était, nous l'avons dit, un malin sire ; mais il ne pouvait lutter comme rouerie avec Gaston Bouchard, rompu à toutes les intrigues, brisé à toutes les duperies, Gaston Louchard, qui vous flairait d'une lieue le moindre agent, et devenait la plus simple des manœuvres policières.

Il n'avait pas rencontré trois fois Jules Raisin à courte distance qu'il avait dit à Romain :

—Tu vois bien, ce clopin-là nous file... Relève-

le bien au compas... Nous sommes certains désormais, devant, derrière ou sur les côtés, de le retrouver dans nos eaux.

Et effectivement, ce pauvre Jules, bien reconnaissable à grande distance, grâce à sa démarche de jans en courses, se retrouvait à chaque coin de route.

Jules, les premiers jours, avait pu rendre compte à son maître des pas et des démarches de Romain et de Gaston.

—Ils vont toujours du côté de Lauriac,—lui avait-il dit,—et ils ne me font guère l'effet de s'occuper de votre affaire.

Mais ensuite... les deux bandits filaient en voiture... et Jules ne pouvait savoir de quel côté ils se dirigeaient.

Gaston Louchard et son complice faisaient de grandes tournées dans le pays, tout comme s'ils eussent voulu lever des cartes topographiques.

Et ils revenaient la nuit de l'une de ces excursions, regagnant tardivement la Haireille, lorsque Gaston, assis dans la légère voiture à côté de Romain qui conduisait, avait dit brusquement à son compagnon :

—Jette-toi de côté et baisse la tête ; voilà notre homme qui passe avec un autre.

Jules Raisin filait effectivement, à cet instant, en carriole avec Victor.

Très préoccupé, Jules n'avait point attaché d'importance à la voiture qui passait à côté de lui, et qui, d'ailleurs, n'avait point de lanternes.

Une fois à distance, Gaston avait dit à la Glandière :

—Maintenant tourne bride et suivons le, je veux savoir où il va.

On se souvient qu'au moment où Romain rencontrant Irma, de la même façon, mais en plein jour, dans un chemin creux, disait à son ami : — "J'ai reconnu ma femme... Prévenons vite le comte Stroganof".—Gaston lui avait répondu en le modérant aussitôt et en lui disant : — "Minute, garçon, n'allons pas si vite."

Gaston était très gourmand, il voulait, ainsi qu'on le dit très vulgairement, tirer deux moutures du même sac.

Il cherchait avant d'en arriver à retrouver la Petite-Mai, à s'aboucher avec Fabrice Dementières et lui extorquer une grosse somme... après quoi il s'empresserait de le trahir et de vendre le secret qu'il avait découvert à Fédor.

"Il ne faut pas courir deux lièvres," nous affirme un proverbe ; et il en est un autre, lequel nous dit également "Qui trop embrasse, mal étireint."

Gaston était sûr de lui même, et se croyait de force à faire mentir les proverbes.

Cependant, la rencontre de cet homme, chargé de le filer, il en était sûr, au milieu de la nuit, courant grand train, l'intriguait.

—Je veux savoir où il va,—répétait-il.

Choisi avec soin dans les écuries de Fédor Stroganof, Romain conduisait un trotteur de première vitesse, dont bientôt il dut modérer l'allure, pour ne pas brûler lestement la Pécharde.

La direction que suivait Jules Raisin ne fut pas longue à être connue.

—Il se rend à Vernon,—murmura Gaston,—qu'est-ce qu'il peut bien aller y faire ?

Et à distance, il avait continué à suivre ce pauvre Jules qui, à cet instant ne se doutait pas de l'espionnage dont il était l'objet.

Quand la carriole s'était arrêtée, Gaston avait obligé Romain à opérer le même mouvement.

Naturellement, l'effraction commise par Jules Raisin et Victor n'avait point échappé à Gaston et à Romain.

—Pourquoi entrent-ils ainsi la nuit dans le parc,—demanda à mi-voix ce bon Laglandière, dont l'esprit, nous le savons, était quelque peu terreux

Et Gaston de lui répondre aussitôt :

—Mais, triple crétin, s'ils risquent tous deux un coup de fusil en passant par dessus le mur d'un parc, c'est que la fille que nous cherchons s'y trouve, c'est bien certain.

Au bout d'un court espace de temps, Jules Raisin et Victor repassaient par-dessus le mur.

—Fions,—avait dit Gaston,—nous en savons assez pour l'instant.

Et prenant les grands devants, ils avaient eu le temps d'aller remiser leur voiture à la porte d'une maison de garde, et de revenir attendre Jules à son entrée aux Souches.

Quand Gaston avait entendu le bruit de la carriole arrivant avec rapidité, il avait dit à Romain :

—Je ne m'étais pas trompé... Il a retrouvé l'enfant... il vient l'annoncer au comte... Cet animal-là nous coupe l'herbe sous le pied...

—Tonnerre,—gronda Romain,—si on lui administrait une bonne danse, tout simplement pour le mettre à même de ne pas pouvoir raconter d'histoire pendant quinze jours.

—Ça peut se faire, mais il criera...

—Je me charge de l'empêcher de crier.

—Ne va pas l'étrangler, ni le tuer... nous n'avons pas besoin de nous mettre un cadavre sur les bras... Ça n'est pas le moment... L'effrayer, l'intimider... le prévenir, arriver jusqu'au comte avant lui, et annoncer à celui-ci que, grâce à nos recherches, nous avons fini par découvrir que l'enfant se trouve dans le parc de Vernon...

—Dame !—fit Romain,—je me charge bien de lui sauter dessus, et de le rendre muet comme une carpe... Pour causer, tu le sais bien, ça n'est pas ma partie... Une fois que je le tiendrai, tu lui arrangeras cela...

—Entendu.

Et Jules Raisin avait été harponné de main de maître.

Gaston reprenait :

—Oui, voulez-vous avoir l'obligeance de me dire ce que vous nous voulez ?... Vous nous suiviez, vous nous épiez, qu'est-ce que cela veut dire ?

—Bonnes gens... je ne vous suis point... je crois plutôt que c'est vous qui me suivez et qui me tenez... Laissez-moi m'en aller... Je ne vous demande pas autre chose...

—Et où allez-vous, en ce moment ?

—Ça c'est mon affaire... Je rentre chez M. le comte Stroganof, mais pour l'instant ça ne regarde personne.

—Mon petit,—fit Romain,—ne fais pas le malin on je te casse les reins...

—Bonnes gens, j'vois ben que vous êtes plus fort que moi... Mais quand vous aurez fait ce que vous dites, à quoi vous serez t'y plus avancé, mon bon monsieur ?...

Gaston frappa du pied avec impatience.

Mieux que personne il savait que la première de toutes les forces est la force d'inertie.

Et il sentait que le bonhomme qu'il avait devant lui allait user de ce moyen.

—Enfin, où vous rendez-vous à cet instant ?—lui demanda-t-il.

—Là ! voilà qui est causer,—répliqua celui-ci.

—Ça je peux bien vous le dire... Je voulais rentrer le plus tôt possible aux Souches. Si vous êtes des amis de M. le comte Stroganof, il faut me procurer le moyen d'aller le retrouver vite, bien vite... Il vous remerciera bien, messieurs, ce que j'ai à lui dire est très important, très grave... Et si vous voulez bien m'aider il vous fera de bien grands remerciements.

—C'est bien simple,—répliqua Gaston,—dites-nous ce que vous voulez au comte Stroganof, et nous vous laisserons libre... bien plus, nous vous accompagnerons auprès de lui...

L'homme qui avait sauté au cou de Jules Raisin, aussi bien que son compagnon d'ailleurs, inspriraient au sudit Jules une forte méfiance.

Comment sortir de là ?... Comment se tirer des griffes de ces deux ennemis qui en voulaient à son secret ?

Et cependant le temps pressait, et Jules Raisin se mangeait le cœur en songeant que la nuit s'avavançait, que les heures s'écoulaient et que bientôt, dès avant les premières lueurs de l'aube, il ne serait plus possible de pénétrer dans le parc de Vernon.

—Messieurs,—essaya-t-il—vous me faites perdre un temps qui vaut rudement de la monnaie... Je vous jure que si vous me laissez, que si vous me facilitez l'entree des Souches, car il va encore falloir réveiller le concierge, les domestiques, tout le bataillon, oui je vous jure que M. Fédor n'aura jamais été aussi content de sa vie... Ça, vous pouvez en être certain.

—Alors, puisque c'est si important que cela di-

tes nous pourquoi vous tenez tant à parler à cette heure-ci au comte Stroganof ?

Côte que coûte, bien à regret, Jules Raisin allait se laisser aller à dire tout ou partie du secret quand une voix forte se fit entendre à courte distance.

—Qu'est-ce que vous faites dans les bois à cette heure-ci,—répondez... Je vous dresse procès-verbal...

C'était Forster, le garde-chef, qui en compagnie de l'un de ses sous-ordres, faisait une ronde de nuit.

—Que béni soit le bon Dieu !—se dit Jules Raisin.—Je ne peux pas sentir ce grand escogriffe d'Alsacien... qui me le rend bien du reste, mais il va me sortir une fameuse épine du pied.

Jules Raisin avait fait un bond en arrière, et il était venu se mettre sous la protection de Forster et de l'autre garde.

Une fois là, il était à son affaire.

Naturellement, les deux gardes avaient leur fusil, de plus Forster était un grand diable, taillé en force, et qui aurait tenu tête à Romain, malgré la force herculéenne de celui-ci.

Quant à la force de Gaston, elle pouvait être traitée comme une quantité négligeable.

—Forster,—dit Jules Raisin—mon bon Forster,—vous savez bien que je ne veux rien de mal à M. le comte... Eh bien ! voilà ces messieurs qui sont à la Haireille, et qui croient que j'ai de mauvaises intentions. Dites-leur donc qu'il n'est rien de ça l'instant même... Je vous en prie Forster... Je vous en supplie, mon bon Forster.

—Pas tant d'histoires,—fit le garde-chef, il n'y a qu'à marcher...—Ces messieurs de la Haireille ont sans doute cru bien faire... Mais si vous avez à parler à M. le comte, il faut le faire tout de suite...

—Nous sommes flambé,—gronda Gaston cet imbécile de garde nous fait perdre la partie... Nous n'avons plus rien à faire ici. Il faut trouver autre chose.

Forster avait emboîté le pas de Jules Raisin, tandis que Romain et son compagnon regagnaient la Haireille.

Mais toutes ces allées et venues, ces temps d'arrêt, empêchements, avaient fait perdre un temps précieux.

—Bon Dieu de sort,—redisait le pauvre Jules, en tirant la patte pour gagner au plus tôt la grille des Souches.—Bon Dieu de sort, il sera trop tard, c'est sûr... Il me semble que je vois déjà le gris du jour...

On atteignait la grande grille du château, la cloche fut aussitôt mise en branle.

Le concierge se leva précipitamment, les domestiques répondirent au premier appel et Fédor fut aussitôt révenu.

Jules Raisin pénétra comme un fou dans l'appartement du comte.

—Renvoyez tout le monde,—fit-il—vite !... vite !... Il ne faut pas perdre une minute.

Fédor le regardait avec des yeux étincelants. Il comprenait bien qu'il touchait à un instant suprême...

Le valet de chambre s'était retiré sur un signe de son maître :

—Je sais où elle est !—s'écria Jules.—Oui ! je sais où elle est... C'est à la noce que je l'ai apprise !... Ah ! la malheureuse créature, la pauvre chétive !... Ils l'ont comme qui dirait enterrée vive. Faites atteler !... nous repartons... Emmenez du monde avec vous...

Et brièvement, à mots entrecoupés, il raconta tous les faits qui venaient de se dérouler pendant cette nuit si agitée.

Fédor n'y tenait plus...

A haute voix il remerciait Dieu qui venait enfin à son aide...

Prévenir Marcelle... Le devait-il ?

Il n'eut pas le temps de se poser cette question. La porte de son appartement venait de s'ouvrir, et la comtesse Stroganof ayant entendu la cloche, les appels, accourait toute pleine d'angoisse...

—Madame, ma bonne chère dame,—lui dit Jules Raisin,—réjouissez-vous enfin... Je sais où ils l'ont mise !... Elle est dans le parc de Vernon.

Fédor, nous nous en souvenons, était l'homme des résolutions promptes.

—Marcelle,—dit-il,—écoutez moi ! Grâce à ce brave garçon nous touchons, je l'espère, au terme de nos efforts. Ne compromettons donc rien par une précipitation trop grande. Je vous supplie d'avoir le courage de m'attendre ici. Il faut que nous enlevions cette malheureuse créature.... Mais nous ne devons pas oublier qu'elle est en leur pouvoir.... Et que ces êtres maudits ne reculeraient point devant un crime.... s'ils pouvaient un seul instant supposer que nous allons enfin remporter la victoire.

—Attendre ici !—fit la pauvre mère, les mains crispées,—je vais mourir de terreur et d'angoisses.... Mais s'il le faut !.... si vous croyez cela indispensable.... je me résignerai à cette nouvelle épreuve.... Oui ! j'attendrai ; ici, en priant pour vous.... pour elle ?....

Fédor ne restait pas inactif. Romir,—le cocher russe que l'on a déjà entrevu dans le cours de ce récit,—était déjà prévenu.

Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées que Fédor, Romir et Jules Raisin filaient à toute vitesse sur le chemin de Vernon, emportés par la vertigineuse allure de l'un des meilleurs chevaux du comte Stroganof attelé à une voiture légère.

La caisse de la voiture renfermait une pince, un levier, tout ce qu'il fallait pour briser la barre de fer et le cadenas.

Le comte, Romir, et jusqu'à ce brave Jules, qui n'aurait guère su s'en servir, étaient armés de revolvers....

—Ah ! — murmura le comte, que le hasard ne me mette pas en face de ce misérable !—car je ne serais pas maître de moi.

—Eh !—faisait l'ami Jules,—vous ferez de la belle ouvrage, vous demande un peu.... En couchant par terre ce gredin-là, vous paierez comme pour un bon. Le mieux, c'est de lui jouer le tour d'avoir l'enfant.... et de le laisser-là.... sur le sable. Il en fera une.... tête !

Le cheval donnait son maximum de vitesse. Fédor conduisait avec une légèreté de main incomparable.... La voiture filait avec une rapidité vertigineuse.... A tout instant, Jules Raisin se disait qu'il allait verser.... Peu importe, il se cramponnait à la voiture, sans dire un mot....

Au moment d'atteindre la route de Salbris, Fédor laissa désespérément tomber les guides sur le cou du cheval.

Du bout de son fouet, il indiquait une grande panne grise qui s'étendait à l'horizon.

—Le jour ! — fit-il d'une voix étranglée par la rage de l'impuissance.—Oui ! le jour !.... Il fera clair, complètement clair, quand nous arriverons au parc de Vernon.... Vouloir y pénétrer en plein jour, avec escalade, ce serait de la folie,

—Ah ! not'cher maître.... J'ai fait pourtant tout ce qu'une créature du bon Dieu a pu faire, croyez-le bien.

—Je te crois.... mon pauvre garçon.... Mais il y a quelque chose de plus fort que la volonté humaine, vois-tu, c'est la force des choses....

Néanmoins, ils poursuivirent leur route. Mais Fédor comprenait bien que toute tentative d'enlèvement était désormais impossible.

—Il faudra attendre jusqu'à la nuit prochaine,—murmurait-il.—Ah ! ma pauvre Marcelle, que d'angoisses encore ne va-t-elle pas éprouver.

Jules Raisin, on le sait, avait toujours son franc parler !

—Moi, dit-il, je vas vous dire ce qu'il faut faire.... Il vous faut retourner au château.... et me laisser dans ce climat-ci, en surveillance.... A mon avis, vous ne devez point parler de tout cela aux deux gouspains qui m'ont sauté sur le poil tout à l'heure. Voyez-vous.... ils voulaient me tirer les vers du nez pour tout simplement aller vous servir la chose.... Ne les employez pas dans cette affaire-là, croyez-moi bien.

Il ne pourrait vous en arriver que de la misère.... Je ne sais point ce qu'ils manigancent.... Mais ça ne doit pas être quelque chose de bon, pour sûr.... Enfin nous n'avons pas besoin de leur aide, puisque sans eux nous avons fait la besogne.... Donc je vais rester ici à bricoler de droite et de gauche et je saurai bien ce que les deux Dementières, le frère

et la sœur, pourront faire, parce que, ceux-là surtout, il ne faut pas les perdre de vue.

Fédor reconnut la justesse de ces paroles.

Jules Raisin mit donc pied à terre....

—Donc,—fit-il, en prenant congé du comte,—à la nuit prochaine. Nous nous retrouverons ici même.... Je serai là, vous pouvez en être certain.... Et je ne me montrerai pas de tout le jour.... A ce soir, monsieur Fédor, et faut espérer que nous aurons bonne chance.

Fédor revint tristement aux Souches. Ce nouveau retard lui mettait au cœur un pressentiment funèbre.

Et Marcelle !.... Debout, à l'entrée de l'avenue, elle attendait les bras croisés sur sa poitrine, plongée dans une désespérante anxiété.

Et bien loin, bien loin, elle distingua Fédor qui accourait à elle.

Elle avait bien vu qu'il était seul. Que s'était-il donc passé encore !.... Quel nouveau malheur !....

—Le jour.... Le grand jour !....—lui dit simplement son mari,—ne désespérez pas, chérie, nous recommencerons la nuit prochaine, et cette fois, avec l'aide de Dieu, nous réussirons.

Il fallait attendre.... Attendre encore, tout le long d'un mortel jour.

Ah ! que ces heures se traînaient lentes et cruelles !....

Que Marcelle, dans cet immense et désert château des Souches, erra toute la journée comme une âme en peine....

Sa fille était là, tout près d'elle.—Et ne pouvoir bouger, ne pouvoir courir à elle....

—Non ! non ! se répétait elle pour se raisonner, se donner de la patience et du calme, les misérables !.... ils seraient capables de la tuer !....

Enfin le jour baissa.... la nuit se décidait à ensevelir une fois encore la terre de son linceul d'ombres....

Il fallait attendre encore.... Ne point se presser surtout.... Laisser la nuit s'avancer....

Fédor avait suivi de point en point les conseils de Jules Raisin.

Il avait abandonné sans leur demander aide et assistance les deux hôtes de la Hairelle.

Ceux-ci ne s'étaient point montrés. Quel parti les deux bandits allaient-ils prendre ?

Gaston, le malin Gaston, avait encore commis un impair....

Encore un peu et il dégringolerait complètement dans l'estime de son collaborateur de la Glandière, qui commençait à trouver que l'incomparable Fil-de-Soie, baissait considérablement.

Gaston, dans l'après-midi de ce jour qui avait paru d'une interminable longueur à Marcelle et à Fédor, s'était rendu à Vernon même.

Il heurtait le gong du grand portail. C'était Irma qui était venue lui ouvrir et comme il demandait à être reçu par M. Fabrice Dementières ou en son absence par Mlle Dementières, Irma lui avait fort impoliment répondu que les maîtres étaient sortis, qu'il n'y avait personne et lui avait fermé la porte au nez.

—Décidément,—avait murmuré Gaston Louchard tout déconfit en serrant les poings et en grinçant des dents,—j'ai la noire.... Il faudra cependant bien que ça change.... Il faut nous retourner d'un autre côté....

Vers onze heures du soir, en compagnie de Romir, le cocher russe qui lui était très dévoué, Fédor reprenait le chemin de Vernon.

Et sans avoir rencontré âme qui vive, sans avoir croisé une voiture, il atteignait le mur du parc.

Arrivé là, il attendit....

Jules Raisin ne venait pas à lui. Fédor attendit, longeant le mur, en proie à une impatience impossible à décrire.

Jules Raisin ne se montrait toujours pas. Que pouvait-il être devenu ?

Comment expliquer son absence ?

Avait-il été imprudent ? S'était-il laissé voir ? Lui était-il arrivé malheur ?....

Avec Fabrice Dementières, on était en droit de s'attendre à tout.

Fédor n'y tint bientôt plus.... Il n'attendrait pas davantage Jules Raisin.

Avec la seule aide de Romir, il agirait.

Bien mieux que la nuit précédente, il avait pris ses précautions.

Cette fois, il avait non seulement les instruments nécessaires pour briser la barre et le cadenas.... mais il s'était muni d'une lanterne sourde, de cordes et d'une échelle en tous points semblable à celle qui lui avait servi, il y avait tant d'années de cela, pour tenter d'escalader les murs du parc de Boursac, lorsque Fabrice Dementières l'avait abattu d'un coup de fusil.

A cette heure, il ne pensait pas qu'il allait courir le même danger.

Fabrice, le trouvant la nuit, pénétrant chez lui, n'avait-il pas le droit de le tuer comme un chien, et cela, sans être inquiété le moins du monde ?

Oh ! non ! Fédor ne pensait qu'à une chose.... c'est que sa fille était là, à deux pas de lui, qu'il n'était séparé d'elle que par un court espace.... que ces murs franchis.... il la verrait !....

Oh ! alors !.... du moment qu'il l'aurait à lui, dans ses bras, sur son cœur.... on ne l'aurait qu'avec la dernière goutte de son sang, nulle puissance humaine ne pourrait la lui reprendre.

Naturellement il avait expliqué brièvement à Romir ce qu'il attendait de lui.

Romir lui était tout dévoué, affection du chien fidèle pour son maître. De plus, intelligent, robuste, adroit, c'était bien l'homme qu'il fallait à Fédor pour l'accompagner dans une telle expédition nocturne.

Le comte s'était fait parfaitement démontrer, non seulement l'endroit où Victor et Jules Raisin avaient exécuté leur escalade, mais encore la place précise où se trouvait l'amoncellement des ruines couvertes de lierres où se trouvait la glacière abandonnée.

Les crampons de l'échelle mordaient le chapeau du mur, lancés par l'adroite main de Romir.

Fédor passa le premier et sauta avec légèreté dans le parc.

Un instant plus tard Romir venait le rejoindre. Le comte marchait en avant, avec précaution, l'oreille au guet.

Lui et Romir avaient le revolver à la main. Nul bruit ne se faisait entendre. Un silence très

lourd.... un calme mortel.... Tandis que le bruit de ses pas et ceux de son compagnon, si légers qu'ils pussent être, résonnaient douloureusement dans le fond de son cœur.

Fédor ne s'égarait pas. Il avait aisément reconnu l'allée sinieuse que lui avait si bien indiquée Jules Raisin.

Bientôt il atteignit la base de la glacière....

La tête lui tournait, les palpitations qu'il ressentait en lui étaient si violentes qu'il fut obligé de s'arrêter.

Sa fille, son enfant ! l'être qu'il avait tant pleuré, Marcelle et lui, était donc là.... sous ces roches !...

Il gravit le sentier étroit et abrupt et découvrit alors la lanterne sourde qu'il portait caché dans la poche intérieure de son vêtement.

Il atteignit enfin l'aile supérieure de la citerne. Romir se tenait derrière lui.

Tous les détails fournis par Jules Raisin étaient précisément exacts....

Fédor avait devant lui la plate-forme en planches....

La barre de fer la fermait transversalement. Le gros cadenas était fermé.

Au moyen de la pince que Romir tenait, Fédor vint aisément à bout du cadenas.

Cette fermeture brisée la barre peut être soulevée sans effort.

Fédor projeta le rayon de sa lanterne au fond du trou béant qui s'ouvrait devant lui....

Et un cri étouffé de morne désespoir s'échappa de sa poitrine....

Le trou était vide.... Le fond de la glacière se distinguait dans ses moindres détails....

On voyait bien un reste de paille.... Mais non.... rien !.... rien ! Il n'y avait personne !...

L'enfant n'était plus là....

Fédor se tordait les mains de désespoir. Et sa première pensée courut à Marcelle....

Oui ce fut à la pauvre mère qu'il songea tout d'abord....

A quelle épouvantable désolation allait-elle encore être en proie !....

Que lui dirait-il ?....

Romir avait compris la douleur de son maître. Il lui prit la main et la porta à ses lèvres.... Fédor se retirait lentement, ne pouvant se décider à quitter cette place.

Dans son esprit, cependant, il n'existait pas l'ombre d'un doute.

L'enfant avait été là, à cette place....

Jules Raisin ne l'avait pas trompé....

Non ! non ! elle avait été là !.... dans cette prison de pierres....

Mais où se trouvait-elle maintenant ?....

Sans difficulté aucune, il repassa par-dessus le mur, suivi de Romir.

Et quand il fut parti, derrière un pan de muraille de la ruine, se montra le hideux visage d'Henriette Dementières.

Fabrice l'accompagnait.

—Tu vois, dit-elle à son frère, il n'était que temps.

VI.—LE DOMPTEUR

Un jour gris, triste, un jour lugubre, une ondée persistante, tombant en même temps qu'un brouillard opaque, un de ces temps désolés qui semble ne devoir jamais finir.... on dirait qu'il pleut des larmes....

Sous cette tourmente, car le vent humide et froid faisait tourbillonner les feuilles mortes et tordait les bras décharnés des grands arbres, trois voitures carrées, suivies de deux autres plus petites, longeaient, au pas de haridelles quelettiques, l'interminable route plane qui conduit de Bourges à Orléans.

C'était l'incomparable troupe,—le mot était écrit sur les voitures,—de Gulistan Cantaloube, le terrible dompteur universellement connu dans toutes les capitales de l'Europe, voire du monde entier.

Gulistan Cantaloube, petit, épais, râblé surtout, assis sur deux courtes jambes grosses comme des poteaux, était peut-être terrible pour ses fauves, mais il se montrait surtout redoutable et brutal pour les malheureux saltimbaniques qui avaient eu l'imprudente faiblesse de signer avec lui un engagement.

La première victime de Gulistan Cantaloube c'était d'abord sa femme, pauvre créature effacée, étiolée, qui traînait une misérable existence au milieu de cette bohème malheureuse.

Palmyre recevait plus de coups que de caresses, car le dompteur, quand il avait bu un coup, avait la main terriblement lourde.

Palmyre, dans la troupe, jouait les unitilités, ce qui voulait dire qu'elle n'était plus bonne à grand' chose.

Elle dansait un pas en maillot rose tendre, disait une chansonnette d'une voix à peu près juste, mais elle était incapable de ces tours de force et d'adresse qui attirent le gros public.

Aussi, le maître s'acharnait-il après elle dans ses moments de sombre humeur.

Fort heureusement dans la troupe, Palmyre, autrement dit Mme la directrice, comptait deux amis qui la prenaient le plus souvent possible sous leur protection....

C'était d'abord l'hercule Maraton, gymnaste en tous genres, et sa conjointe Mlle Chinette, une fille de Paris, à nez retroussé, vive, alerte, frétilante, qui remplissait dans la troupe Cantaloube le rôle de pître femelle.... Une innovation.

Il y avait en outre trois ou quatre pauvres diables, déguisés en musiciens plus ou moins polonais, qui tremblaient devant Gulistan.... et deux enfants, deux garçons, fruits du ménage Cantaloube, qui s'était habitués à se disloquer de bonne heure, grâce aux arguments contondants employés par l'auteur de leurs jours pour leur faire entrer le métier dans le corps.

Mlle Chinette, engagée en qualité de première emporte-pièce en tous genres,—toujours,—sauteuse, équilibriste diseuse de chansonnettes, de monologues, calembredaines et coq-à-l'âne, n'était nullement effrayée par les épouvantables colères auxquelles se livrait trop souvent Gulistan Cantaloube.

En dernière ressource, quand le patron ne voulait rien entendre, elle lui mettait le marché au poing et parlait nettement de s'en aller. Auquel

cas, comme dédit sans doute, Maraton, l'hercule, le bon ami de Mlle Chinette, s'empresserait certainement d'offrir un caleçon au directeur de la troupe.

A suivre

LOTERIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

RAPPORT SEMI-ANNUEL

Son énorme et large distribution totale. Caprices de la fortune

Liste partielle des prix au-dessus de mille piastres payés par la Cie de loterie de l'Etat de la Louisiane, durant les six mois finissant en avril 1891, avec les noms et adresses donnés à la Compagnie par les porteurs, n'omettant que ceux qui en ont manifesté le désir. On peut voir aux bureaux de la Compagnie la série des reçus pour les dits montants.

TIRAGE DU 11 NOVEMBRE 1890

Geo. W. Thompson, 12 West 23d St., New-York N.-Y.	\$ 5,000
Peter Ley, 2236 Mutler St., Philadelphia, Pa.	5,000
P. Bruckner, 12 West 23d St., New-York, N.-Y.	5,000
W. E. Gueter, Tangipahoa Parish, La.	5,000
Un déposant à la New-Orleans National Bank, New-Orléans, La.	5,000
Fourth National Bank, Nashville, Tenn.	5,000
Jos. Alexander, 941 North 10th St., Philadelphia, Pa.	5,000
Bank of Woodlan, Woodlan, Cal.	2,500
Wm H. Hubbard, San Francisco, Cal.	2,500
Joseph Deninger, Sweet's Hotel, 6 Fulton St., New-York, N. Y.	2,500
S. R. Casper, New-York, N. Y.	2,500
L. W. Hoffman, 735 Church St., cor. Spencer, Nashville, Tenn.	2,500
First National Bank, Jackson, Tenn.	2,500
W. C. Averill, Beaumont, Texas.	2,500
M. McGettigan, 1715 South St., Philadelphia Pa.	2,500
Ann. Arbor Savings Bank, Ann Arbor, Mich.	1,255
Ella B. Corncan, 273 E. Chesnut St., Dayton, Ohio.	1,250
A. R. Sloan, S.W. cor. 2d & Dock Sts. Philadelphia, Pa.	1,250
Union National Bank, Cleveland, Ohio.	1,250

TIRAGE DU 16 DECEMBRE 1890

B. P. Shoren, Conductor Chicago & North-Western R.R., Chicago, Ill.	\$30,000
D. A. DeLima & Co., 68 William St., New-York N. Y.	15,000
Jas. F. Broodbent, 456 Broadway, New-York, N. Y.	15,000
Franklin Bank, St. Louis, Mo.	15,000
C. C. Elanagan, 460½ Baronne St. & Jacob Vollarath, 256½ Bourbon St., New-Orléans, La.	15,020
Parties à New-York, N. Y.	15,000
Henry Newman, New-York, N. Y.	15,000
Jas. E. Duffy, New-York, N. Y.	15,000
R. F. Garretson, St. Louis, Mo.	15,000
Un déposant à la Mutual National Bank, New-Orléans, La.	15,000
A. S. Lascelles & Co., 108 Broad St., New York N. Y.	\$15,000
Herman Larsen, 87 Townsend St., Chicago, Ill.	5,000
W. R. M. Tenney, Boston, Mass.	5,500
Timothy Dorgan, 102 Bloor St., Toronto, Ontario, Canada.	5,000
P. Doddridge & Co., Corpus Christi, Texas.	5,000
Geo. W. Miller, 1038 Ross St., Philadelphia, Pa.	5,000
Henry Schulsinger, Dallas, Texas.	5,000
North Texas National Bank, Dallas, Tex.	5,000
Chas. Smith, Truckee, Cal.	5,000
A. J. White, Boston, Mass.	5,000
Larabie Bross & Co., Bankers, Deer Lodge, Montana.	5,000
Jeanne Chaland, 684 Broadway, New-York N. Y.	2,500
F. C. Blaine, Del Rio, Texas.	2,500
Un déposant à la Hibernia National Bank, New Orleans, La.	2,500
C. H. Douglass, Boston, Mass.	2,500
J. E. Rousels, Norborne, Mo.	2,500
J. J. Kelly, Fort Worth, Texas.	2,500
Banking House S Levy, Jr., Shreveport, La.	2,500
G. W. Dalley, Springfield, Ill.	2,500
Nat'l State Capital Bank, Concord, N. H.	2,500
A. Langlotz, Yuma, Cal.	1,250
Parties à Toronto, Ontario, Canada.	1,250
P. J. Altridge, Boston, Mass.	1,250
Farmers' & Merchants' National Bank, Waco, Texas.	1,250
F. E. Knight, Greenville, Ala.	1,250
W. G. Corbett, Fanuell, Mass.	1,250
J. H. Hunter, Decatur, Ill.	1,250

TIRAGE DU 13 JANVIER, 1891.

W. E. Manning (Trustee), Boston, Mass.	\$30,000
Lawton Bros., Havana, Cuba.	30,000
A. Goetter, Anniston, Ala.	5,000
Jeremiah Green, Boston, Mass.	5,000
O. W. Hollenbeck, Auburn, Cal.	5,000
Eugene Allen, New Haven, Conn.	5,000
North Texas National Bank, Dallas Tex.	5,000
Chas Gunning, au soin de Theo. Keller, Houston, Texas.	5,000

Jos. McCulley, Chester, Pa.	2,500
Frank S. Smith, Chattanooga, Tenn.	2,500
C. Simpson, Peru, Ind.	2,500
A. Reid Tinsley, 122 Green St., Baltimore, Md.	2,500
Mercantile Bank, San Francisco, Cal.	2,500
J. B. Reinherz, 5 Stillman St., Boston, Mass.	2,500
Atwood F. Condon, 600 Broadway, New-York, N.-Y.	1,250
M. Lewis, New York City, N. Y.	1,200
J. I. Ringgold, 110 North Charles St., Baltimore Md.	1,250
Vicksburg Bank, Vicksburg, Miss.	1,250

TIRAGE DU 17 FEVRIER, 1891.

H. M. Quinn, Fayette, Miss., and S. D. McNair, Harrison, Miss.	\$15,000
Barnet Finkelstein, 700 South 3d St., Philadelphia, Pa.	15,000
Philip Lipkis, New York, N.-Y.	15,000
J. H. Dunkin, 147 West 20th St., New-York, N.-Y.	15,000
Carl Rossler, 221 Second Ave., New-York, N.-Y.	15,000
Wells Fargo & Co.'s Bank, San Francisco, Cal.	5,000
Wm. C. Haker, Albany, N.-Y.	5,000
Keystone Nat. Bank, Philadelphie, Pa.	5,000
Banque D'Hochelega, Montréal, Canada.	5,000
John Elmsblad, 143 Sedgewick St., Chicago, Ill.	5,000
Old National Bank, Grand Rapids, Mich.	5,000
Merchants' Nat. Bank, Tacoma, Wash.	5,000
First National Bank, Negaunee, Mich.	2,500
M. Tholl, 51 Alexander St., Albany, N.-Y.	2,500
Jas. H. Raymond & Co., Bankers, Austin, Texas	2,500
Los Angeles Savings Bank, Los Angeles, Cal.	2,500
Un déposant à la Louisiana National Bank, New Orleans, La.	2,500
Edward H. Hoyt, 9 Park St., Boston, Mass.	2,500
Wm Koch, 12 West 23d St., New-York, N.-Y.	2,500
Thos. Melton, Owensboro, Ky.	2,500
Isaac Ludlow, New-York City, N.-Y.	2,500
G. Thym, 817 Hickory St., St-Louis, Mo.	1,250
H. Puderer, 700 Constance St., New Orleans, La	1,250
M. Unrich, 1286 Tchoupitoulas St., New Orléans, La.	1,250
Henry Wagner, Jefferson City, Mo.	1,250

TIRAGE DU 17 MARS 1891

Elizabeth A. Rafferty, Boston, Mass.	15,000
Creston National Bank, Creston, Iowa.	15,000
Guispe Bacigalupe, Fruit Stand, coin des rues Rush et Illinois, Chicago, Ill.	15,090
St-Louis National Bank, St-Louis, Mo.	15,000
German-American Bank, St-Louis, Mo.	15,000
Un Correspondant, Wells Fargo & Co., San Francisco, Cal.	15,000
Un Correspondant, Wells Fargo & Co.'s Bank, San Francisco, Cal.	15,000
H. E. Kielmann, 122 No. Portland Ave., Brooklyn, N. Y.	5,000
Philip Cummerford, Providence, R.I.	2,500
Lewis & Gurry, Pawtucket, R.I.	2,500
John Schutte, 286 W. Washington St., Indianapolis, Ind.	2,500
Un déposant à la New Orleans National Bank, Nouvelle-Orléans, La.	2,500
Meridian Nat Bank, Indianapolis, Ind.	2,500
Frank Eredson, Terra Cotta, Ill.	1,250
Léopold St-Julien, Montréal, Canada.	1,250
Bank of Sumter, Sumter, S.C.	1,250
D. K. Wilson, Sacramento, Cal.	1,250

TIRAGE DU 14 AVRIL 1891

Un déposant à la New Orleans National Bank Nouvelle-Orléans, La.	75,000
Un déposant à la Bank of Commerce, Nouvelle-Orléans, La.	75,006
Brown & McDonald, Concord, N.H.	5,000
T. P. Galligan, jr., 317 East 57e rue, New-York	5,000
Lafayette Bank, St-Louis, Mo.	5,000
Mrs J. W. Rothschild, 2216 North 11th St., St-Louis, Mo.	5,000
James Duckworth, Patton, Ala.	2,500
C. Dolan, McComb City, Miss.	2,500
Geo. W. Harding, Seattle, Wash.	2,500
John Miller, 234 Maryland St., Buffalo, N. Y.	2,500
Richard Stuart, Cleveland, Ohio.	2,500
Maxime Dupaty, Napoléonville, La.	2,500
Daniel Murphy, 134 State St., Hartford, Conn.	1,250

Pour de plus amples détails, voyez le grand tirage du 16 juin prochain, dans une autre colonne de ce journal.

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

CHOSSES ET AUTRES

—Les opérations du recensement sont terminées à Paris On sait maintenant que la capitale compte 2,422,969 habitants L'augmentation totale est de 162,034 habitants sur l'exercice 1886.

—La cavalerie russe contient, paraît-il, 500,000 chevaux : c'est la plus nombreuse de l'univers ; cependant on compte en Russie, en dehors de l'armée, au delà de 20,000,000 de chevaux

—Un peu de logique :

Un *cru*, c'est du vin.

Une *crue*, c'est de l'eau.

L'union de ces deux liquides, que les marchands de vin nomment un mouillage, qu'aucuns appelle un *baptême*, ne devrait-elle pas s'appeler un mariage !

—L'esprit d'autrefois : L'archevêque de Rouen avait invité Malherbe à dîner, afin de le faire assister à un sermon qu'il devait prêcher à vêpres. Le poète s'assoupit au sortir de table et comme le prélat insistait pour le mener au sermon.

—Laissez, laissez, Monseigneur, dit Malherbe, je dormirai très bien sans cela.

—Le correspondant viennois du *Times* reproduit une longue lettre datée de Sofia dans laquelle se trouve écrite la torture qu'on a fait subir à un charpentier serbe, soupçonné de complicité dans l'affaire de l'assassinat de M. Belcheff Le malheureux, n'ayant pu faire des aveux, avait été dépouillé de ses vêtements jusqu'à la taille, lié et hissé dans l'air, après quoi un gendarme, armé d'une canne, lui avait labouré le flanc pendant une demi heure.

Après avoir été relâché, le charpentier s'était rendu à demi-mort au siège de l'agent de Serbie. Là, plusieurs parmi les représentants des puissances étrangères à Sofia ont pu le voir : son état était des plus lamentables et son corps ne formait qu'une plaie.

L'auteur de la lettre ajoute :

“Les diplomates étrangers se sont demandé avec raison de quelle manière sont traités les prisonniers bulgares, si des étrangers, protégés par des capitulations, subissent des traitements pareils à celui dont nous venons de parler.”

—Un toc !

Une histoire circule en ce moment à Berlin, qui égaye fort la Cour et la ville.

On sait que le czar a fait cadeau à l'empereur d'une magnifique troïka avec ses trois étalons, sans oublier le cocher moscovite ; selon la mode russe, les harnais étaient garnis d'argent. Le tout était évalué vingt mille roubles.

L'empereur a utilisé plusieurs fois cet équipage au cours de cet hiver. Dernièrement, le cocher s'aperçut avec stupeur, en astiquant les harnais, que les plaques d'argent prenaient une teinte jaunâtre suspecte.

Après un soigneux examen, il fallut se rendre à l'évidence : les garnitures de métal étaient en cuivre argenté.

L'empereur rit de bon cœur de l'aventure et ne manqua pas de plaisanter, à ce sujet, le comte Schouvaloff.

L'ambassadeur Russe raconta l'his-

toire au czar, à son dernier voyage à St-Petersbourg et Alexandre III prit moins gaiement la chose.

Il ordonna une enquête qui fit découvrir le coupable, un haut fonctionnaire des écuries impériales. Ce dernier a été mis à la retraite avec de nombreux subalternes, ses complices.

AVIS AUX MÈRES.—Le “sirop calmant de Madame Winslow” est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin “s'épanouit comme un bouton de fleur.” Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amoindrit les genévives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

UN MEMBRE DE LA LÉGISLATURE

En plus du témoignage du gouverneur de l'Etat du Maryland, l'hon. M. Wm. C. Harden, atteste ce qui suit : “746, rue Dolphin, Balto., Md., E. U. A., 18 janvier 1890. Messieurs : J'ai été victime d'un grave accident en faisant une chute, dans l'obscurité, en bas d'un escalier en arrière de ma maison, je fus grièvement blessé à la cuisse et à la hanche, et je souffrais atrocement. Une bouteille et demie d'huile de Saint-Jacob m'a guéri complètement. Wm. C. Harden, membre de la législature de l'Etat.”

SCIENCE MÉDICALE

La librairie J. B. Baillière et Fils vient de donner une seconde édition des *Diverses méthodes d'antiseptie dans le traitement de la tuberculose pulmonaire* du Dr Ernest Monton (de Cannes).

C'est un travail qui mérite de fixer l'attention des Médecins à cause de la manière si complète et si consciencieuse avec laquelle y est traitée l'importante question de l'Antiseptie pulmonaire.

L'auteur examine les différents procédés d'Antiseptie, (inhalations, injections, etc.) et conclut de sa propre expérience et des essais de praticiens éminents, que ces méthodes “ne constituent pas un traitement sur l'efficacité et l'emploi pratique duquel il soit permis de compter.” Toutes les préférences de M. Monton sont pour l'administration des antiseptiques par la voie stomacale. “C'est, dit-il, la vieille méthode ; c'est aussi jusqu'à ce jour la meilleure.

De tous les Antiseptiques administrés jusqu'ici par la voie stomacale, la Créosote paraît présenter à M. Monton les meilleures conditions d'efficacité et en même temps d'innocuité. C'est là, du reste, l'opinion émise par le professeur Bouchard dans sa *Thérapeutique des maladies infectieuses*.

M. Monton appuie son assertion sur des faits qui mettent hors de doute les propriétés anti-microbienne de la créosote.

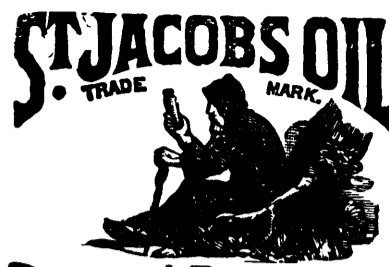
Il cite les expériences de MM. Coze et Simon (de Nancy), de M. Pilatte (de Montpellier) et autres. M. Bouchard fournit aussi à la thèse de notre confrère des preuves sérieuses.

L'auteur donne ensuite des détails sur le traitement qu'il fait suivre aux sujets phthisiques. La Créosote n'est pas son unique moyen d'action contre la tuberculose ; les préparations ferrugineuses apportent leur concours au précieux antiseptique. Mais suivant la conclusion de M. Monton, n'était la créosote qui tue le bacille de la phthisie, les autres médicaments ne pourraient mettre obstacle à l'évolution fatale vers la mort.

Se basant sur les expériences des maîtres dans la science, et après un travail laborieux et des expériences personnelles, M. le Docteur Ed Morin préparera un remède, dont la base est un Vin vieux de Malaga, de Créosote de Hêtre combinée avec la Glycerine pure, pour la guérison des maladies des voies pulmonaires.

“Le Vin à la Créosote de Hêtre” en usage depuis quelques années donne la plus grande satisfaction aux médecins qui l'ont prescrit dans les Rhumes, Bronchites, Phthisie, etc.

Cette préparation se vend dans toutes les pharmacies.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT : RHUMATISME

NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE, ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.

THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md. Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

Nul Remède Universel

N'a encore été découvert ; mais, comme au moins les quatre cinquièmes des maladies humaines ont leur source dans l'impureté du Sang, une médecine qui restaure ce fluide à une condition saine arrive presque à être une cure universelle. La Salsepareille d'Ayer agit sur le sang dans toutes les périodes de sa formation, et est, par conséquent, adaptée à une plus grande variété de maladies qu'aucune autre médecine connue. Les

Furoncles et les Boutons

Qui résistent à un traitement ordinaire, cèdent à la Salsepareille d'Ayer après un essai comparativement court.

Mr. C. K. Murray, de Charlottesvill, Va., écrit que durant des années il était affligé de furoncles qui lui causaient beaucoup de souffrances. Ceux-ci furent suivis de boutons rouges dont il avait plusieurs à la fois. Il commença alors à prendre de la Salsepareille d'Ayer, et après en avoir pris trois flacons, les boutons disparurent, et depuis six ans il n'a pas eu même l'apparence du moindre petit bouton.

Cette insidieuse maladie, la *Scrofule*, est la cause fertile d'innombrables maux, la *Consumption* étant l'un de plusieurs également fatals. Les éruptions, les ulcères, le mal aux yeux, la faiblesse et l'épuisement des muscles, un appétit capricieux et autres maux semblables, sont presque des indications certaines d'une infection scrofuleuse dans le système. Beaucoup de figures, qui autrement seraient belles, sont défigurées par des boutons, des éruptions, de vilaines pustules, qui proviennent de sang impur, montrant le besoin de la Salsepareille d'Ayer pour remédier au mal.

Tous ceux qui souffrent des désordres du sang devraient essayer de la Salsepareille d'Ayer—éviter de se servir de toutes poudres, onguents, lotions, et spécialement de compositions bon marché et sans valeur, lesquelles, non seulement, manquent d'effectuer une guérison, mais plus fréquemment aggravent et confirment les maladies que des annonces mensongères promettaient de guérir.

Ayer's Sarsaparilla,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendue par tous les Pharmaciens. Prix \$1 ; six flacons, \$5.

G. MANN

ARCHITECTE

New - York Life Building

Chambre 213 et 214.

Tel. Bell 1820.

MAISONS RECOMMANDÉES

RIMOUSKI

Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro

QUEBEC

Magasin du Louvre, COTE & FAGUY
Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

TROIS-RIVIERES

N. E. MORISSETTE, 148, rue Notre-Dame
Tapis, Merinos & Soutane, etc

HOTEL DUFRESNE

JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

SOREL

HOTEL BRUNSWICK. J. Fish, Prop

MONTREAL

RESTAURANT OCCIDENTAL
121, rue Vitré, Montréal

GEORGES CHARTRAND

1634, Notre-Dame
Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, cigars de choix, etc., etc.

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER
Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.
J. P. MARTEL, Prop. Montréal

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT - JACQUES - 180
Edifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Élévateur 4e plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,

ARCHITECTE
Successor de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,

Architecte et Mesureur
897, RUE STE-CATHERINE
Entre les rues Delormier et Parthenais
Montréal

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building,
Montréal

Demands de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,

ARCHITECTES
Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial
107, RUE SAINT-JACQUES
Télé. Bell 1800 MONTRÉAL

D. J. LABONTE

CHIRURGIEN-DENTISTE
258, RUE ST-LAURENT
Extraction de dents sans douleur. Dentiers faits par les procédés les plus nouveaux.

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS

Beware of Imitations.
NOTICE
AUTOGRAFH
OF
THE GENUINE
HARTSHORN

Insist upon having the HARTSHORN.
SOLD BY ALL DEALERS.
Factory, Toronto, Ont.

PACIFIQUE CANADIEN

Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. +11.45 a.m., 4.15 p.m.
 †Portland, Boston, —9.00 a.m., +8.15 p.m.
 Toronto—9.20 a.m., +8.45 p.m.
 Détroit, Chicago, etc., *8.45 p.m.
 S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., +11.45 a.m.
 Montréal Jct, St-Anne, Vaudreuil, *9.20 a.m., 12.30 p.m. 5.15 p.m., 6.15 p.m., +8.45 p.m.—11.20 p.m. samedi seulement.—Samedi 1.30 p.m. au lieu de 1.30 p.m.
 St-Jean, Sherbrooke, 9.00 a.m. 4.00 p.m. †8.30 p.m.
 Winchester, *9.20 a.m. 5.15 p.m. +8.45 p.m.
 Newport, 9.00 a.m., 5.45 p.m., +8.15 p.m.
 Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., *8.30 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Québec, *8.25 a.m., 3.30 p.m. [Diman. seul.] et *10.00 p.m.
 Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.
 Ottawa, *8.50 a.m., 4.40 p.m. *8.40 p.m.
 Winnipeg et Vancouver, *8.40 p.m.
 St-Lin, St-Eustache 5.30 p.m.
 St-Jérôme, 5.30 p.m.
 Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.55 a.m., 3. p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. 6.20 p.m.—Sam. 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

De la gare Bonaventure

Chambly et Marrieville 9.00 a. m., de St-Lambert, faisant connection avec le train qui laisse la gare Bonaventure à 8,30 a.m. Mariville, St-Césaire, Farnham, 5. p.m. †Samedis exceptés. †Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué. Chars-palais et chars-dortoirs. † Les trains laissant Montréal les samedis ne font point connection.

LAURENT LAFORCE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos HARDMAN, de N.Y., et MANHALL & WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada. Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à l'ordre. Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 51

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS-ET-DEMI (3½) pour cent, sur le capital payé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant et sera payable au bureau de la Banque, à Montréal, le et après LUNDI, le 1er JUIN prochain. Les livres de Transfert seront fermés du 18 au 31 Mai, inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau de la Banque, mercredi, le dix-sept Juin prochain, à une heure p. m.

Par ordre du Bureau,
 A. DE MARTIGNY,
 Dir.-Gérant.
 Montréal, 18 avril 1891.

GUERISON PROMPTE
 DES
RHUMES ET DES BRONCHITES
 PAR LE
SIROP DE Térébenthine.
 N. B.—Demandez-le toujours comme suit: *Siróp de Térébenthine du Docteur Lavolette.*
 En vente chez tous les pharmaciens.
50 cts le Flacon.

OXYR
 GUERIT la dyspepsie, la consommation, les scrofules, débilité générale, les erreurs de jeunesse, etc.
 Prix : 10, 35 et \$1.00
 Envoyez sur réception du prix
OXIE Ag. Boite 748,
Montréal, P. Q.
 En vente chez S. LACHANCE pharmacien,
 1540, Sainte-Catherine



RÉGULATEUR
 la santé de la femme

LES TORTURES CORPORELLES
 Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla d'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Manville, R. I. et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Females Porous Plasters " (les seuls emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.
 EVANS & SONS,
 Agents généraux pour le Canada.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS.
LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS
 1611, RUE NOTRE-DAME
 Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature articles de fantaisie, objets de piété blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.
 Capital..... \$15,000,000
 Fonds accumulés..... 17,106,000
BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA
24 NOTRE-DAME MONTREAL
ROB. W. TYRE, Gérant.
 AGENTS POUR LA VILLE
LEEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

AVEZ-VOUS BESOIN D'UN TONIQUE?
PRENEZ LES AMERS INDIGÈNES
 LE plus économique en même temps que le plus efficace tonique stomacal et digestif.
 Un paquet de 25 cents suffit pour préparer 3 grandes bouteilles.
PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS.

Le Musée des Familles, publication bimensuelle illustrée Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1889) : Paris, 14 francs, Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave 18, rue ouf. Paris (France)

Restaurateur de Robson.



Marque de Commerce.
 Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.
 Joliette, P. Q., Canada.

A. HURTEAU & FRÈRES
 MARCHANDS DE BOIS DE SOUAGE
 22, rue Sanguinet, Montréal
 Coin des rues Sanguinet et Dorchester, Téléphone Bassin Wellington, en face des Bureaux du Grand-Tronc Téléphone 140

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MÉDICAUX
 DU
DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS
 Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.
 Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres
 Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.
 Savon No 14 Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
 Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
 Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).
 ALFRED LIMOGES,
 Saint-Eustache, P. Q.

BAUME NASAL
 C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.
SOULAGÉ, NETTOIE, GUÉRIT.
 Soulage à l'instant, guérit pour toujours, infallible.
 Plusieurs soignées maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que: Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez un Catarrhe; vous ne devez pas le traiter de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi de consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception du prix (50 cts. ou \$1.00) en adressant
FULFORD & CO., Brockville, Ont.
CATARRHE

Voitures d'Enfants !

En JONC AMBOU, etc., depuis \$4.00 à \$30.—50 différents modèles



Aussi le plus grand choix de MEUBLES de la Puissance. Escompte spécial accordé aux acheteurs hors Montréal.

RENAUD, KING & PATERSON

Meubles et Literies
 652, RUE CRAIG, MONTREAL

Banque Ville - Marie

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI pour cent (3½ p.c.), payable le PREMIER jour de JUIN prochain, a été déclaré pour le semestre courant, sur le capital versé de cette institution.

Les livres de transport seront en circulation jusqu'au 20 au 30 mai inclusivement. Avis est aussi donné que l'assemblée générale annuelle des actionnaires de la dite banque aura lieu en son bureau principal à Montréal, MARDI, le SEIZE JUIN prochain, à midi.
 Par ordre du bureau de direction,
 U. GARAND,
 Caissier.

MAISON BLANCHE
 65, RUE ST-LAURENT

Vente extraordinaire d'articles pour hommes

Tels que: Chemises et Cravates de haut goût. Sous-vêtements, qualité extra. Gants, Mouchoirs, Parapluies, etc.

BAS PRIX.
 EMPLOYEZ LES

"Crown Brand"

Vendus par tous les épiciers importants

J. ALCIDE CHAUSSÉ
 ARCHITECTE
 MESUREUR ET ÉVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal
 Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées

ÉCOLE
 De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique
 Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.
 E. LEFEUNTIN,
 Artiste-peintre,
 No 62, rue St-Jacques, Montréal

ANNONCE DE John Murphy & Cie

LIGNES SPECIALES

MARCHANDISES

A VENDRE SANS RESERVE

Lot No 1—500 parasols pour dames, prix régulier depuis \$2.50 à \$3.00, votre choix pour \$1.

Lot No 2—150 parasols, prix réguliers, depuis \$1.50 à \$2.25, votre choix pour 75c.

Lot No 3—100 parasols pour dames, prix réguliers depuis 95c à \$1.25, votre choix pour 43c.

Ces parasols sont de couleur écorue et garnis en dentelle, et peuvent être portés avec n'importe quel costume.

JOHN MURPHY & CIE.

EN - TOUS - CAS

Nous avons l'assortiment le plus complet, et nous offrons les meilleures valeurs. Grand choix de couleurs et dans tous les prix. Jolie en-tous-cas noirs, seulement \$1.00. En-tous-cas qualité extra, \$1.50 et \$1 75. En-tous-cas de choix avec manches fantaisie, à \$2.00, \$2.50, \$3.00 etc.

Un lot considérable de châles tricotés et honey comb, couleur blanc, crème, rose, et écarlate, achetés à bonne occasion, étant la balance d'un stock de manufacture. Nous les détaillons à moins que le prix du gros.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58



LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces. Pour **POET HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques, étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal où à notre représentant

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marcellou, 20c; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c; Marionette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c; Bacc Course, galop, C. D. Blake, 20c; Marche Fantastique, A. Latour, 15c; Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chautauqua lake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. Yon,

1898 rue Sainte-Chatherine.

GRANDE REOUVERTURE DE

L'ancien Magasin I. A. BEAUVAIS

2048, rue Notre-Dame, près du Carré Chabouilles

Avec un assortiment complet de TWEEDES, SERGES, HARDES FAITES, CHAPEAUX, MERINOS, etc., etc. Le tout devant être vendu à 50 dans la piastra pour faire place à notre importation du printemps. Venez voir nos prix et vous serez convaincus de nos avances.

DUPUIS LANOIX & CIE

Marchands-Tailleurs, 2048, rue Notre-Dame, près du Carré Chabouilles

7448



LE

Johnston's Fluid Beef

Est un mélange de tous les éléments vivants de l'essence du bœuf.

Nouveautés du Printemps !!

J.P. Bourdeau

IMPORTATEUR des célèbres Chapeaux Marsland & Co., Christy & Co., Woodrow, Sutton & Tarkington, Lincoln & Bennett, etc.—97, RUE ST-LAURENT



DE W. D. McLAREN

Est composée d'ingrédients parfaitement pure

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichisante. Elle entretient le scalp en bonne santé empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
127 rue St-Laurent

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$1,081,982 37
Sécurité pour les assurés..... 1,916,186 39

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE,
Agent du département français.

J. H. ROUTH & Cie.,
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.



TIRAGES EN JUIN 1891 : 3 ET 17 JUIN

3134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRE, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada



Le Meilleur Remède pour la toux
En vente dans toutes les Pharmacies.



A pamphlet of information and abstract of the laws, showing How to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Dowell & Co's Newspaper Ad. vertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for the MONDE ILLUSTRE.

Attraction sans précédent

Plus deux millions distribués



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés: nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

E. J. Emery

Commissaires
Nous, les soussignés, Banques et Banquiers valons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Walsmley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 16 JUIN 1891

PRIX CAPITAL - - - \$600,000

100,000 BILLETTS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$600,000 est.....	\$600,000
1 PRIX DE 200,000 est.....	200,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
5 PRIX DE 20,000 sont.....	100,000
5 PRIX DE 10,000 sont.....	50,000
10 PRIX DE 5,000 sont.....	50,000
25 PRIX DE 2,000 sont.....	50,000
100 PRIX DE 800 sont.....	80,000
200 PRIX DE 400 sont.....	100,000
500 PRIX DE 200 sont.....	200,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$1,000 sont.....	100,000
100 PRIX DE 800 sont.....	80,000
100 PRIX DE 400 sont.....	40,000

PRIX TERMINAUX

1,998 PRIX DE \$200 sont..... \$399,600

3,144 prix se montant à..... \$2,159,600

PRIX DES BILLETTS:

Billets complets, \$40; Demi, \$20; Quarts, \$10
Huitièmes \$5; Vingtièmes \$2;
Quarantièmes \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express de nos BILLETTS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez :
PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS, La

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 19 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'à l'année mille neuf cent dix-neuf.